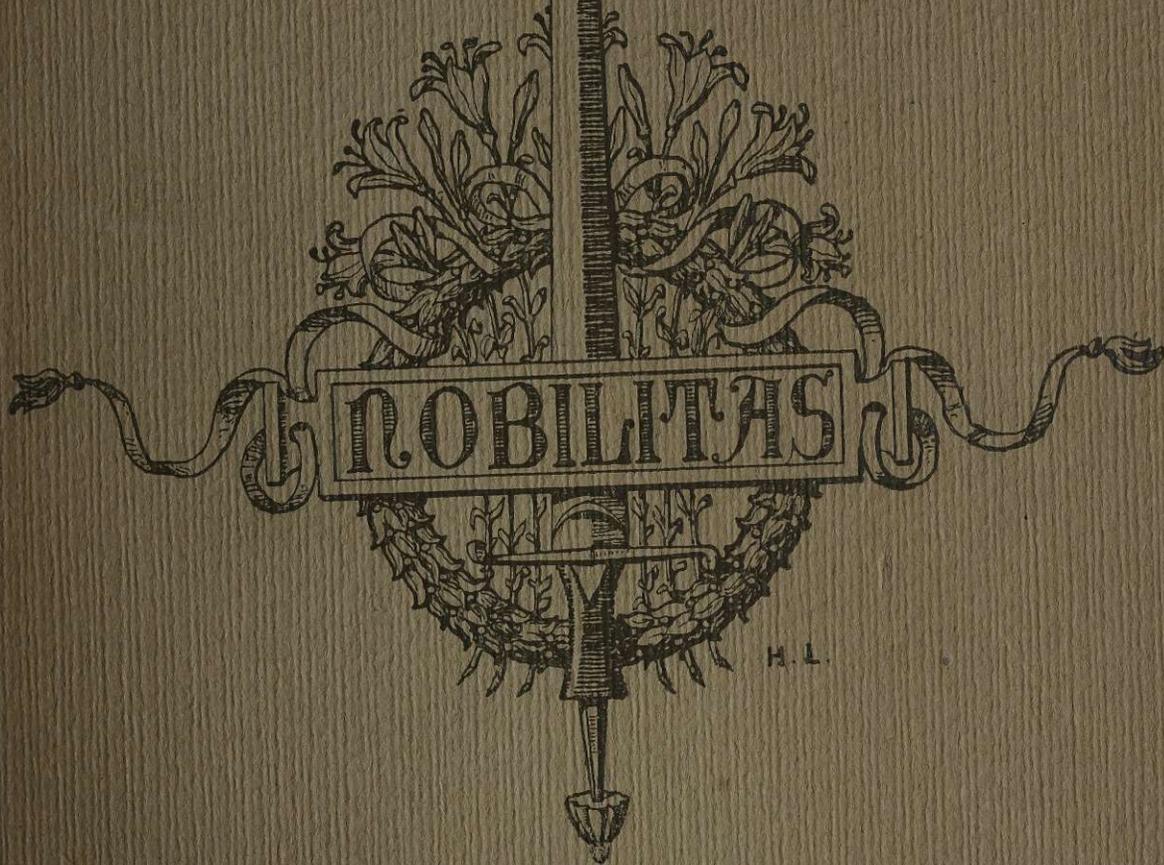
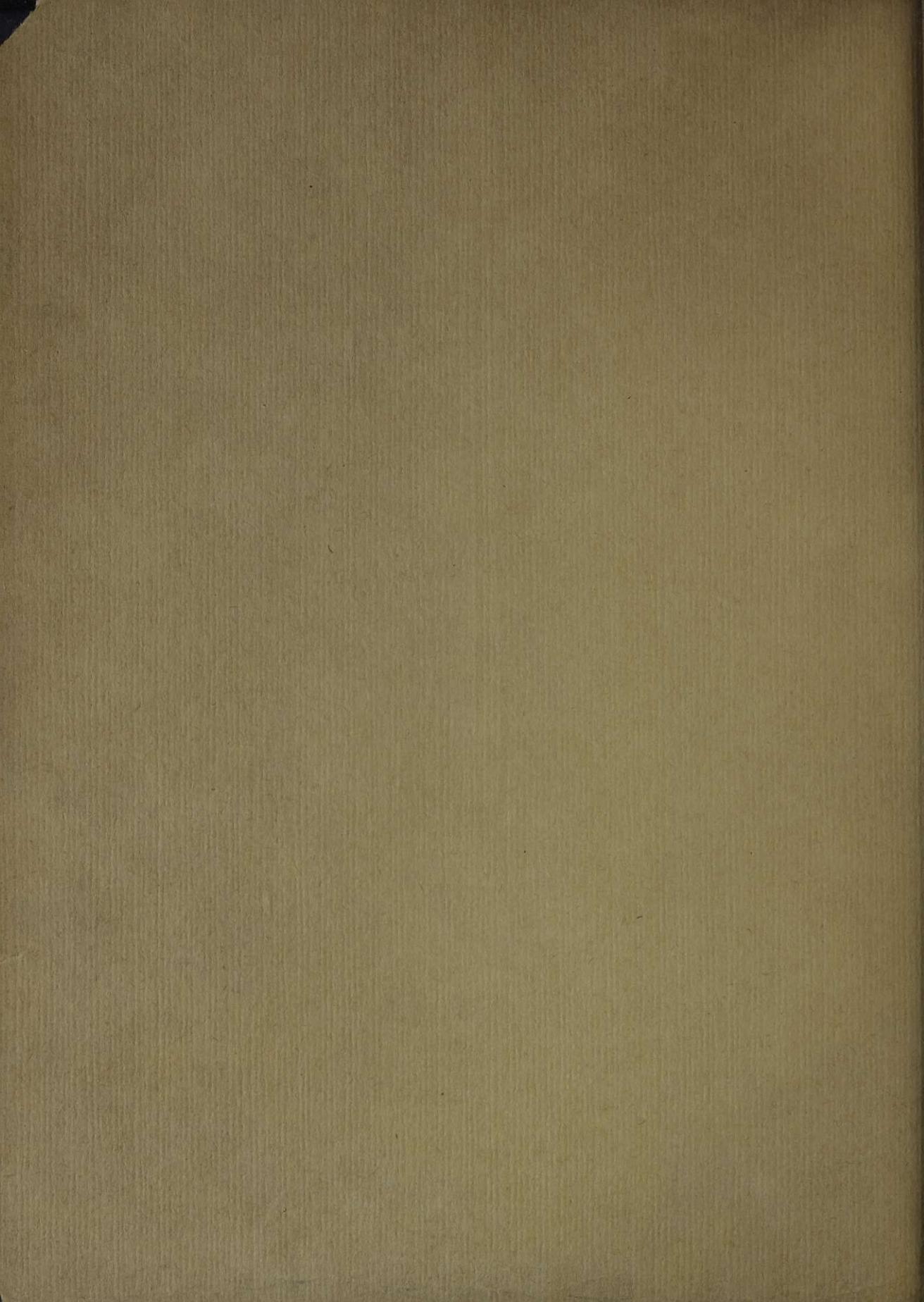


CAPUCINS  
BIBLIOTHÈQUE  
TOURNAI

1891

1914





CAPUCINS  
BIBLIOTHÈQUE  
TOURNAI

MA  
22699

KK 2



*Honneur aux morts, immortels conseillers  
des vivants!*

R. POINCARÉ.

# SOUVENIRS

DU

Vicomte JEAN DE MAULDE

*Soldat au 4<sup>e</sup> Régiment de ligne*

TUÉ AU COMBAT DE WAEHEM

LE 30 SEPTEMBRE 1914

---

Recueillis par l'abbé Th. BONDROIT

*Professeur à l'Athénée royal de Tournai*

---

ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.

LIBRAIRES-ÉDITEURS

TOURNAI

---



77722

A TA MÈRE  
ET A TOUTES LES MÈRES  
DE  
NOS SOLDATS  
MORTS



## INTRODUCTION

*Mais le temps t'use vite, ô manteau des aïeux,  
Rognant tes bords avec ses ciseaux envieux,  
Si chaque fils n'y coud une pièce nouvelle!*

DANTE.

Il n'a pas permis aux ciseaux du temps de rogner le manteau de ses aïeux, le jeune et vaillant vicomte, dont j'ai accepté de retracer la vie. Arrière petit-fils du *Premier Patriote de Belgique*, de cet illustre Comte du Mortier, qu'on a surnommé le *Zouave de la liberté*, de ce grand citoyen, dont la nation belge dressa la statue, en sa bonne ville de Tournai, le Vicomte Jean Cossée de Maulde avait de qui tenir, et sa vie comme sa mort ont ajouté au manteau de ses pères une pièce nouvelle. Parmi les jeunes gens de la noblesse belge, qui ont généreusement donné leur sang pour leur pays, Jean a virilement tenu sa place, par l'héroïsme d'une mort, qui rejaillit sur les siens et les grandit, comme aussi par l'exemple qu'il laisse d'un Noble authentique, fils de « l'esprit » de sa race, un de ces hommes d'autrefois, qui comprenaient la grandeur de leur mission, en aimaient l'idéal, et se mettaient au service de Dieu et de la Patrie.

Beaucoup de nos jeunes gens sont tombés comme lui, pour la même grande cause, beaucoup de ses compagnons d'armes ou d'études! Il n'est pas possible d'écrire, ne fût-ce que quelques

pages, pour conserver de chacun le souvenir spécial qu'ils méritaient tous ! Ceux qui les pleurent se consoleront peut-être, si, par hasard, ils lisent ces modestes *souvenirs*, où j'essaie de faire revivre une âme, sœur des âmes envolées, l'âme d'un *jeune homme*, l'âme d'un *soldat*.

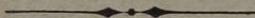
Peut-être verront-ils, à travers les lignes, flotter les images des héros bien-aimés ! Je serais, en ce cas, plus heureux encore d'avoir satisfait aux vœux des parents et des amis du Vicomte Jean DE MAULDE, en acceptant de retracer ici, pour eux seuls, et de mon mieux, sa noble vie.

Je remercie l'architecte Henri Lacoste, de l'École des Beaux-Arts de Paris, soldat volontaire à l'armée belge, qui a bien voulu dessiner la couverture et les majuscules initiales des chapitres, en souvenir d'un camarade et d'un concitoyen.

Tournai, le 1<sup>er</sup> janvier 1919.

Abbé TH. BONDROIT,

*Professeur à l'Athénée royal de Tournai.*



LE JEUNE HOMME



*La jeunesse consiste à embrasser un idéal d'une forte, d'une invincible étreinte.*

PAUL BOURGET.

Dans une lettre adressée aux Cercles d'études de Belgique, le Comte Woeste, ministre d'état, traçait ainsi l'idéal de la jeunesse :

« Soyez les premiers et les meilleurs en toutes choses.

» Soyez les premiers dans votre jeunesse par une vie pure et laborieuse, ennoblie par un zèle qui dépense au service du bien toutes les flammes de vos âmes.

» Préparez-vous à être les premiers dans vos professions, afin de vous y distinguer par votre probité et votre activité.

» Préparez-vous à être aussi les premiers dans les œuvres, par un dévouement inlassable, attentifs à tous les besoins de la société et de vos contemporains.

» En un mot, si vous devenez avocats, médecins, industriels, professeurs, soyez les premiers et les meilleurs parmi eux, si vous devenez prêtres ou pères de famille, soyez les premiers et les meilleurs parmi les prêtres et les pères de famille.

» Soyez chrétiens de part en part, par votre foi éclairée et votre charité efficace. Ne croyez pas que tout doive être réformé ; mais tout peut être perfectionné ; soyez, à cet effet, apôtres et soldats ; c'est l' « effort » que l'Eglise et le Pays attendent de vous. »

Tous ceux qui ont connu Jean DE MAULDE savent que voilà nettement défini *l'idéal* qu'il rêvait, qu'il avait, depuis longtemps, embrassé d'une forte, d'une invincible étreinte.

Lui-même, dans une conférence destinée à des étudiants, le leur proposait; et après avoir cité, tout entière, la lettre du vaillant ministre, il ajoutait :

« Nous serons ces modèles, quelle que soit notre vocation, nous nous rapprocherons de plus en plus de cet idéal : la perfection en tout. »

La perfection en tout ! Tel fut son programme.

Pur, laborieux, enflammé pour le service du bien, dévoué, comme pas un, aux œuvres, chrétien de part en part, tel fut le Vicomte Jean COSSÉE DE MAULDE.



## LES PREMIÈRES ANNÉES

*Regarde son front, tu verras, aux signes qu'il porte, et que l'Ange y traça, qu'il doit régner un jour avec les bons.*

DANTE.



EAN DE MAULDE naquit à Tournai, le 30 mai 1891. Le beau don que Dieu fit ce jour-là ! A ses parents d'abord. Et ils le méritaient, puisque, maintenant que Dieu a retiré ce don, ils remercient encore sa bonté de l'avoir envoyé. A l'enfant, ensuite. Une famille, où il n'eut qu'à se laisser croître, recevant tous les jours, à son insu, le pli surnaturel, une famille, où, pour rester bon, il n'aura qu'à suivre. Le souvenir de sa famille agira sur lui, comme la présence continue d'un ange, et, plus tard, l'influence des siens, et surtout de sa mère, sera son « Garde à vous » en face du danger.

Délicieuse enfance ! A sa petite enfance remonte l'apprentissage des vertus qui fleurissent sa mémoire : la douceur, la délicatesse, le tact, la générosité, et surtout cette piété, pour laquelle nos mères chrétiennes ont un goût plus vif, parce qu'elles sont chargées, après avoir donné la vie du corps, de donner celle de l'âme, d'y

verser peu à peu et de bonne heure, la vie même de Dieu ; parce qu'elles sont chargées d'être les modèles, les premiers exemples soumis à l'instinct d'imitation des « petits ». Devenus « grands », ceux-ci les suivront toujours, avec d'autant plus de joie et d'honneur, que leurs mères auront mis plus de joie et d'honneur à suivre Jésus-Christ.

Les frères de la Doctrine chrétienne préparèrent le futur premier communiant. Ils le firent admirablement, car, le jour même où Jean reçut pour la première fois son Dieu, il étreignit, avec une conscience remarquable de tout ce que cela comportait, l'idéal du chrétien. Lui-même l'a révélé, quand, au début d'une conférence, qu'il faisait devant un auditoire d'élite, présidé par l'Évêque de Tournai, il disait : « Je me rappelle avec émotion ces paroles que Votre Grandeur m'adressait au jour de ma première communion. Elle a exprimé le désir que l'enfant qui recevait alors son Dieu, pour la première fois, devînt dans la vie, *un homme d'action*. Bien souvent, depuis cette époque, et chaque année davantage, je me suis senti poussé vers cet idéal. »

Jean se sentait poussé. La grâce travaillait. Dans sa famille, chez les Frères, on avait aidé l'œuvre de la grâce. Quand il entra, comme demi-pensionnaire, (Jean passait l'hiver à Tournai, chez ses grands-parents, le comte et la comtesse du Mortier) au Collège Notre-Dame, en 1903, il retrouva l'atmosphère familiale. Doux lui fut toujours le souvenir de cette maison ! Il y fut heureux. Les témoins de sa vie d'étudiant redisent volontiers quel était le charme de sa nature franche, distinguée, de son âme limpide.

Aimé de ses maîtres, aimé de ses condisciples, il fut nommé, dès la Troisième, au conseil de la Congrégation des Grands, dont il devint Premier Assistant, en Rhétorique. Comme il ne marchandait pas son dévouement, on l'éleva à la Présidence de la Conférence de Saint-Vincent de Paul établie au Collège. Il y fut parfait. Son grand esprit d'organisation s'y développa vivement, et, lors d'une Fancy-Fair imaginée par les Rhétoriciens, en vue de secourir leurs pauvres, il remporta un vrai triomphe. Ce jour-là, il fut le roi

de la fête, roi d'ailleurs modeste, qui ne se glorifiait que de mendier beaucoup pour Jésus Christ.

Doué d'une rare facilité de parole, il trouva, dans ses succès littéraires et « dramatiques », un encouragement à cultiver des talents, qu'il avait, en quelque sorte, reçus en naissant. Il excellait aux représentations théâtrales. Ceux qui l'ont vu dans « Connor O'Nial », ou dans « La revanche de Jeanne d'Arc », ou encore, l'année qui suivit sa Rhétorique, dans les « Bouffons de Zamacoïs », savent quelles ressources possédait cette riche nature pour bien dire, être soi, plaire et convaincre.

Sans affectation, très noblement, il se présentait en public, soit pour offrir au Révérend Père Recteur les vœux de fête des élèves, soit, dans une séance d'académie, pour lire un travail (sur les origines de Lourdes, par exemple), soit pour dédier une solennité littéraire à l'Evêque qui faisait l'honneur de la présider.

Chaque année, au 21 juillet, c'est la coutume, en rhétorique, de célébrer, sous forme d'académie intime, la fête nationale. Il fut l'âme de la fête du 21 juillet 1908. Après avoir récité, avec tout son talent, l'*Ode à la Belgique*, d'André Van Hasselt, il présenta une étude historique remarquable sur le Congrès de 1830.

Fécondes années de collège, où le jeune homme s'épanouissait selon son essence, se nourrissant de ce que les siècles ont accumulé de plus beau ! Aussi, dans son cœur, la place était large qu'il avait réservée à ses maîtres, surtout à tel d'entre eux, qui l'avait plus spécialement aidé à découvrir puis à polir son talent ; à tel autre, choisi comme directeur spirituel, et qu'il s'empressait de revoir, quand, après son départ du collège, de retour au pays, il éprouvait le désir de se remettre en face de sa conscience, pour marquer les degrés de l'ascension vers son idéal et puiser de nouveaux secours à la bonne source.

Telles étaient les raisons profondes de son attachement au collège Notre-Dame de Tournai.

Dans un discours, qu'il avait préparé pour les élèves, durant les mois de Juin et Juillet derniers, et qu'il n'eut pas le temps de

prononcer, il les résumait, ces raisons, dans une page, qui reste comme le testament de sa vie d'étudiant :

« Peut-être vous arrivera-t-il, mes chers amis, de faire, un jour, de l'alpinisme. (Jean aimait beaucoup voyager, il le faisait chaque année et très intelligemment). Avant de commencer l'expédition, et pour mieux vous y préparer, vous passerez la nuit dans une cabane, que les guides ont aménagée, au milieu des glaciers, à l'intention des excursionnistes. Là, dans cette maisonnette, aux volets bien clos, où certains menus détails frapperont seuls vos regards, les guides, jusque bien avant dans la soirée, vous signaleront les dangers à éviter le lendemain, les crevasses bien connues qui s'ouvrent à chaque pas, les ravins, les terrains propices aux avalanches; ils vous diront l'imprudencé de certains touristes, qui montent sans souci des conseils et qui périssent.

« Durant que parlent les guides, on s'imagine mal la réalité, la grandeur des dangers non encore affrontés. Mais voici le matin. On se prépare. Avant de franchir le seuil, le guide vous répète : « Prenez garde », et, tout en fixant à la ceinture la corde qui doit vous sauver : « En tout cas, si vous glissez, crampez-vous à la corde, elle est solide. »

« Vous aussi, chers amis, vous en êtes là ! Vos guides vous ont préparés à cette expédition passionnante qu'est la vie, mais la porte n'en est pas encore ouverte, et vous n'en avez rien vu encore. Pour quelques-uns d'entre vous, on en est aux derniers préparatifs. Déjà vous possédez la corde solide, celle de la foi chrétienne.

« Dès vos premiers pas dans le monde, vous vous apercevrez combien utiles étaient les recommandations des guides. Les crevasses s'ouvriront sous vos pas. Mais vous reconnaîtrez bien vite le chemin des prudentes caravanes, qui ont suivi la route sûre, celle qui conduit au sommet.

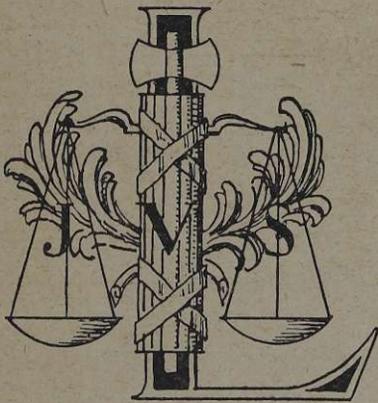
« S'il vous arrivait (Dieu vous en préserve) de faire un faux pas, souvenez-vous alors, avec reconnaissance, de ceux qui vous ont dit, sur le seuil du collège : « En tout cas, si vous faites un faux pas, crampez-vous à la corde, elle est solide. »

## A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

*« Avant de combattre pour le pays, Jean avait combattu pour le bien, faisant notre admiration à tous »*

*« Une mort glorieuse couronne sa vie sans tache. Jean est tout aussi admiré dans sa vie que dans sa mort »*

(Témoignages d'amis)



A solide corde de la foi! Jamais il ne l'abandonna, le jeune et beau gars, quand, à l'Université de Louvain, il voulut par goût de la perfection, achever, si Dieu l'avait permis, ses études littéraires et juridiques. Peut-être, en certains groupes, fut-il désigné du doigt, à cause de son intransigeance sur les questions de dignité personnelle et d'honneur chrétien; mais, la vulgarité chère à quelques

jouvenceaux, il ne put jamais la supporter. Leurs goûts plats, leurs plaisirs banals lui répugnaient.

Parfois, on essaie de l'entraîner. Il y a partout des âmes de boue. Jean songe à la corde solide. Dieu avait mis sur sa route de vrais amis, des âmes sœurs de la sienne. Ensemble ils s'excitent au bien, ensemble ils orientent leurs pensées vers une existence

noble. Heureux jeune homme ! Il connaît les délices de l'amitié ! A l'Université, avoir des amis authentiques, qui partagent vos inclinations, votre foi, vos travaux, c'est une bénédiction de Dieu. C'est le salut ! En se gardant, chacune de ces âmes garde les autres, et entre jeunes gens chrétiens, les bons conseils, comme les bons exemples, finissent toujours par l'emporter.

Levé régulièrement à six heures, Jean donne l'exemple de la messe quotidienne et de la communion. Il s'en félicite, en ces termes : « Depuis que j'ai pris l'habitude de communier et d'aller à la messe tous les jours, vous ne pouvez croire combien je me sens poussé vers le devoir et vers la vie active ». Vous entendez !... L'étudiant de Louvain se souvient que, dès sa première communion, il s'est promis d'être un homme d'action. Il tiendra sa parole. Il la tient déjà. Contre les bassesses, la divine force le protège et elle rend irrésistible son emprise sur les bons. Quelque chose de pur enveloppe son visage, sa parole ; son affection plonge dans la piété. « J'ai beaucoup prié à l'église, pour ton bonheur, écrit-t-il à l'un de ses « vieux amis » Étienne de R... au lendemain du mariage de cet ami, et j'ai bien pensé à toutes les bonnes années que, depuis dix ans, nous avons vécues ensemble, comme deux frères ». Un autre de ses « frères », Charles du S..., en apprenant sa mort, nous écrit : « C'était mon meilleur ami, mon seul vrai ! Il est mort pour la patrie, et, franchement, je ne puis encore à l'heure actuelle, me figurer que je ne le verrai plus, et que Dieu nous a imposé ce cruel sacrifice. Ah ! il fut trop dévoué, trop sincère, pour que j'oublie de prier pour lui ! J'ai fait dire un service à Gr..., pour le repos de son âme, mais je suis convaincu qu'une nature d'élite comme la sienne va droit au ciel ».

C'est là, c'est au ciel que s'en est allé le rejoindre, quelques semaines après lui, un autre ami encore, très cher à son cœur, Edmond d'Hespel, son cousin, élève de l'école militaire, incorporé, depuis les hostilités, au 3<sup>me</sup> chasseurs. Les voilà désormais réunis dans la gloire, comme ils l'étaient dans la beauté de leur jeunesse, toute parée d'espérances !



*Jean ne boude pas devant la besogne. Comme tout bon soldat,  
il accepte joyeusement les corvées les plus humbles. (P. 35.)*



Dans l'intervalle des leçons et des études, Jean se met avec ses amis, au service des pauvres. Il se charge d'un cours à l'école d'adultes, où, deux fois par semaine, le soir, il enseigne le français et l'arithmétique. « Hier, écrit-il, j'ai donné mon premier cours à l'école d'adultes. J'ai eu vingt-sept élèves. Je trouve cela charmant et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne l'avoir pas fait plus tôt. Certes, dans la vie, il n'y a pas de bonheur plus grand que de se dévouer aux œuvres ».

Durant trois ans, il s'occupe activement, à Louvain, des conférences de Saint-Vincent de Paul. Voulez-vous le voir chez les pauvres? Le voici, dans un croquis d'après nature, et par Jean lui-même: « Je suis allé porter, cet après-midi, la « Saint-Nicolas » dans la maison d'un pauvre de l'école d'adultes, qui a sept enfants. Pour que ses enfants puissent avoir à manger, lui-même ne mange que du pain sec, le soir. J'avais mis une pièce de cinq francs dans un œuf en chocolat, et, de mes économies, j'avais acheté quelques jouets. Je vous assure (il écrit à sa mère, bien faité pour le comprendre) que je n'ai pas regretté ce placement, car j'ai vu le spectacle inoubliable de sept petits enfants, charmants et propres, dansant de bonheur, et leur mère versant des larmes de reconnaissance. J'ai été rarement aussi heureux que ce jour là. » — De telles paroles font aimer, mille fois plus encore, d'être chrétien. Jean se plaisait à Louvain. Il comptait aller jusqu'au bout de ses études et subir les dernières épreuves du doctorat en droit. « Si j'échappe, confiait-il à ceux qui lui apportaient, dans le grondement des canons, une note de tendresse, je retournerai à Louvain ». Il y tenait, malgré certain échec, dont nous fûmes surpris. Une trop grande défiance de lui-même et sa santé affaiblie ne lui permirent pas de donner toute sa mesure. Il en souffrit, c'est évident; mais ce fut surtout à cause des déceptions qu'il causait involontairement à ses parents, à ses amis! Petites défaites que celles-là, quand elles sont compensées par de grandes victoires. « J'accepte, disait-il, cette humiliation du Bon Dieu, c'est pour le bien de mon âme, car j'avais étudié ». Et devant nous, avec son air grave, un

peu triste, il ajoutait : « Dieu a permis que je frôle le danger sans me brûler les ailes. C'est la plus grande grâce que sa bonté pouvait m'accorder. Je reviens à Ramegnies, le cœur vierge ».

Voici le témoignage que rendait de son étudiant, tombé au champ d'honneur, le Vice-Recteur de l'Université. Ces quelques lignes valent les plus brillants éloges funèbres :

« Me trouvant dans l'impossibilité de correspondre avec Ramegnies, je me permets de vous prier de bien vouloir transmettre à M. le Vicomte et à M<sup>me</sup> la Vicomtesse de Maulde mes plus vifs remerciements pour le précieux souvenir qui m'est parvenu de leur part : il prendra place dans les fastes de l'Université dont votre admirable et combien regretté Disparu, après avoir été un étudiant modèle est devenu une gloire par sa mort sainte et héroïque. Si les sentiments qui inspirèrent ses derniers jours m'ont profondément ému et édifié, ils ne m'ont pas le moins du monde surpris. A travers une modestie pleine de tact et de délicatesse, qui faisait de lui depuis bien longtemps déjà un héros du dévouement obscur, j'ai toujours admiré chez votre cher Jean une foi et une piété peu commune, une charité et une abnégation vraiment apostoliques.

» Arrivé en peu de temps à la perfection, il a fourni une longue carrière, car son âme était agréable à Dieu.

» J'ose à peine dire que je prie pour lui. A-t-il encore besoin de prières celui qui a dû faire un tel sacrifice à la Volonté Divine à l'aurore d'une carrière qui s'annonçait si pleine de promesses et avant de connaître les déceptions de la vie?

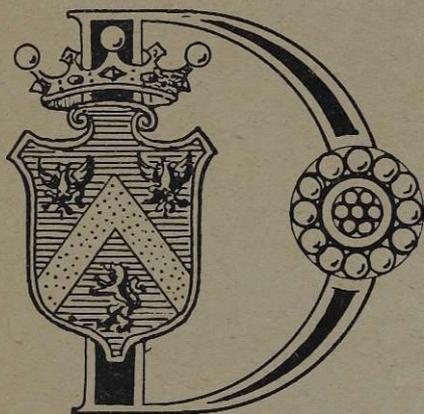
» Je n'hésite pas à l'invoquer afin qu'il assiste de son intercession notre jeunesse universitaire qu'il a si souvent soutenue par son exemple. Je prie pour ceux qui restent et qui pour porter leur croix ont besoin de toute la force divine ; je prie tout spécialement pour le cher Vincent, afin que Dieu vous le garde et en fasse un second Jean.

» La première fois que je rentrerai en famille, je ne manquerai pas d'aller à Contich m'agenouiller sur la tombe du héros. »

## A RAMEGNIES

*Il n'est rien de plus beau ici-bas, qu'un homme qui travaille à la même œuvre, avec le même idéal, dans un même coin de terre.*

PAUL BOURGET.



E Louvain il revenait, chaque samedi, à Ramegnies. Quel chagrin quand les circonstances empêchaient son retour ! Mais quelle hâte de retrouver l'occasion ! « Je viendrai à tout prix passer la Pentecôte avec vous ! J'ai trop besoin de vous embrasser ».

Ramegnies ! C'est là que nous l'avons connu, depuis deux ans, plus intimement. A Ramegnies, il était « lui-même » complètement. Il s'enracinait à Ramegnies. Volontiers il nous faisait les honneurs de son château, de son parc, de son village, avec quelle simplicité ! Il était naturellement distingué, je l'ai dit. Mais à Ramegnies, sa distinction s'épanouissait. Son air noble ajoutait encore à sa grande taille. Dans l'intimité, on l'appelait le « Prince ! » Il en souriait sans gêne. Je le revois encore, le cher Jean, avec ses grands yeux profonds et doux,

souvent voilés de mélancolie. Il avait les yeux de son âme. Ses sourcils noirs, comme tracés au pinceau, ses longs cils assombrissaient son visage. Mais le rayonnement était pur, la source fraîche. Parfois une pointe de candeur, un grain de naïveté, comme à l'enfant, comme à l'esprit paisible.

Cette physionomie frappait quiconque le regardait attentivement. « Il me semblait (écrivait quelqu'un qui le vit souvent, et de près) que ce cher et admirable enfant était marqué du sceau des prédestinés. En revoyant sans cesse, par la mémoire du cœur, cette physionomie si attirante, si aimable, si belle, je craignais vivement que l'âme d'élite, dont elle était le reflet, méritât trop jeune une récompense, dont le bonheur dépasse notre pauvre conception humaine. Les dernières fois que j'avais eu la joie (c'en était toujours une pour moi) de passer quelques instants avec mon cher Jean, que j'aimais tant, j'avais remarqué chez lui cette mélancolie grave de l'au-delà, j'en avais été frappé, mais je me rassurais, en contemplant cette santé robuste, dont il jouissait ».

Ramegnies ! Il l'appelait « mon petit paradis ! » Et pourtant, il y prenait pour lui toutes les corvées, les ennuis, les difficultés de toutes sortes. « Que ferez-vous, disait-il un jour à ses parents, quand vous n'aurez plus votre Jean ? »... Il allait même jusqu'à remplir les fonctions de garde-malade. C'est ainsi qu'il veilla, nuit et jour, au chevet de sa mère, la soignant avec une tendresse infatigable, si parfaitement que la religieuse appelée d'abord, s'en retourna, après quelques jours, en déclarant : « ma présence est inutile, Jean suffit à tout ».

Ce qui l'enchaîne à Ramegnies, c'est que ce coin de terre est vraiment joli, qu'il y trouve de reposantes promenades, un parc avec des essences multipliées à plaisir, des perspectives splendides sur le Mont Saint-Aubert, où, pour charmer les yeux, des toits rougissent parmi les bosquets, et où se lève, pour l'âme méditative, la silhouette nettement découpée d'un clocher.

Ce qui l'enchaîne à Ramegnies, c'est surtout qu'il y revoit ses parents, son frère Vincent, l'inséparable compagnon de ses délas-

sements, de ses œuvres, dont l'heureux caractère respire la joie, l'exubérante joie. Hélas ! C'est là-bas, dans le Calvados, où il s'exerçait au métier de la guerre, que Vincent apprit que son frère était parmi les morts, parmi les héros qu'il fallait venger !...

Ce qui l'enchaîne à Ramegnies, ce sont tant de nobles cœurs qu'il connaît, qu'il aime, tant de bonnes gens qui lui prodiguent la marque de l'attachement véritable : le respect. Signe de grandeur pour une âme, quand elle trouve à se combler dans un petit horizon, dans son milieu accoutumé, parmi les êtres rencontrés chaque jour, dans les joies simples et patriarcales !

Ce qui l'enchaîne à Ramegnies, c'est enfin qu'il y peut réaliser son rêve d'apostolat. « Je veux être un apôtre », répétait-il souvent. A Ramegnies, comme à Louvain, il fut apôtre. Son curé, qui le connaissait à fond, le comparait à un prêtre. Et nous-mêmes, nous nous demandions parfois comment il n'était pas entré dans les Ordres. Cela, c'est le secret de Dieu. Mais le privilège de la fortune ne lui servait qu'à faire des heureux et l'élégant jeune homme n'en cherchait pas moins à devenir un autre Christ.

Personne ne pouvait vivre avec lui sans allumer son cœur au sien. Il parlait avidement de religion, d'apologétique, de liturgie. La poésie des fêtes sacrées l'enchantait, et, dans les élans de la prière catholique, il sentait une harmonie en concordance avec son âme. Il présidait, d'une présidence très effective, une société dont le but était de rehausser, par le chant, les cérémonies du culte. Comme il aimait les fleurs et savait les manier, il ornait sa chère église avec un goût parfait, rêvant même d'en restaurer la beauté mutilée, jaloux de lui rendre sa robe artistique d'autrefois, comme on l'avait rendue, tout à côté, à l'église de Bailleul.

Artiste par tempérament, il avait hérité de son grand-père maternel l'amour des monuments, non pas seulement des cathédrales, vastes vaisseaux bâtis pour conduire vers Dieu une grande cité, mais encore de la nef bien modeste de son village, construite avec autant d'amour, dont la vie a réjoui tout autant de générations

de braves gens, aïeule vénérable, dont ni le temps ni les malheurs n'ont complètement terni la beauté.

Apôtre, il l'était ici, dans son patronage, quand, chaque dimanche, il accourait de très loin parfois, pour diriger les jeux des enfants, pour en prendre sa large part. Paternel avec les plus jeunes, il avait l'art de sympathiser avec son petit troupeau, de s'y fondre en quelque sorte, et d'y semer, à pleines mains, des bonheurs très simples. Tombolas, distributions de prix, récréations de toutes espèces, excursions, il organisait tout, s'imposant une peine incroyable.

Le samedi qui précéda son départ pour la guerre, il travaillait encore à son patronage, disposant les récompenses pour le lendemain. Avec toutes la délicatesse et toute l'ingéniosité d'un cœur aimant, il attachait les rubans aux prix qu'il réservait à ses enfants, leur préparait de petites surprises, riant d'avance de leur bonheur. Le dimanche, à trois heures, il était au poste, devant ses cinquante, soixante gamins. Après leur avoir demandé de réciter tout haut un « Ave Maria » pour sa mère, afin de leur apprendre la vertu de reconnaissance, il se donna le plaisir d'une abondante distribution.

Durant tout l'hiver, il revenait, de Louvain même, pour diriger les répétitions dramatiques, prenant pour lui les rôles les plus ingrats et menant sa petite troupe à des succès franchement inattendus. Les heures inoccupées de ses vacances, il les passait à peindre les décors et à mettre au point la machinerie du théâtre. Au soir des dimanches, il jouait aux boules avec les habitués de son Cercle, et s'entendait à glisser discrètement le mot du cœur, mot toujours bienfaisant. Le dernier dimanche qu'il passa à Ramegnies, il vint, à six heures, distribuer les « prix » à ses hommes, avec la jovialité qui lui était coutumière. L'un d'entre eux racontait que Jean lui avait dit, en lui remettant un moulin : « Tiens, c'est pour ta femme, elle te fera, cette fois, d'excellent café ».

Etre bon ! C'est un art ! Il connaît l'art d'être bon !

Rien ne lui coûte quand il s'agit de se dévouer. Organiser une fête, avec concert, séance de gymnastique, feu d'artifice, c'est

vraiment son métier. C'est lui qui, un an avant la guerre, avait assuré le succès inoubliable d'une cérémonie à la fois religieuse et patriotique : la bénédiction du drapeau du Cercle Saint-Vincent de Paul. Il avait invité une société française : la « Vaillante », de Tourcoing. Tout le village était fleuri et décoré de drapeaux. La fanfare de Warcoing entraînait, dans un cortège de fière allure, la longue série des sociétés de la commune. Jean triomphait. Et comme pour le préparer à d'autres triomphes, plus graves et plus larges, l'orateur (le R. P. Leroy, son ami) chanta le symbolisme du drapeau et son rôle dans les combats pour les grandes causes de la Patrie et de l'Église.

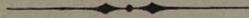
Il arrange admirablement une procession, prépare la Saint-Nicolas des écoliers, l'arbre de Noël, les récompenses pour les enfants de l'Asile, ceux du catéchisme de persévérance, que sais-je encore? Avec un à-propos charmant, il choisit les objets d'après les désirs qu'il devine, les présentant dans un décor coquet, puis il se gonfle le cœur de toute l'extase enfantine.

Où sont les jeunes gens de vingt-trois ans, qui ont passé par la caserne, par l'Université, et qui consacrent ainsi leurs loisirs à amuser les petits, à leur apprendre à prier, à épeler avec eux le catéchisme, ou bien à partager leurs jeux, les jeux aussi des plus âgés, dans une salle enfumée, pleine de poussière et de bruit?

Jean de Maulde avait la nostalgie de Ramegnies!... Ah! son Ramegnies!...

Ne serait-ce pas qu'il y dépensait le meilleur de lui-même?

A Ramegnies, je gage, le souvenir de Jean de Maulde ne périra pas!...



## LE CONFÉRENCIER

• Je tiens à faire, devant vous, le serment que toujours, dans ma vie, partout où j'aurai l'occasion de transmettre mes pensées et mes sentiments, ce sera uniquement pour la défense de la foi catholique. »



Le jour où, pour la première fois, Jean de Maulde monte à la tribune du conférencier, il débute en prononçant ces belles paroles.

C'était en Janvier 1913, au Cercle de Ramegnies, après un voyage à Lourdes. Et il ajoutait : « J'ai deux raisons de me réjouir aujourd'hui. C'est d'abord que le sujet de ma première conférence est la *Sainte Vierge*, c'est ensuite que j'ai devant moi l'auditoire que je

préfère.

Voilà vingt-deux ans que je vis au milieu de vous. Vous êtes l'extension de ma famille. Je tiens à vous le déclarer : De jour en jour, je sens augmenter en moi l'attachement profond que j'éprouve pour les habitants de mon village. »

Après avoir, à l'aide de projections, exposé l'histoire des

apparitions de la *Sainte Vierge*, à Lourdes, le développement gigantesque de ce pèlerinage unique au monde, après avoir analysé les guérisons les plus retentissantes, il s'écriait : « Si j'ai pu vous faire goûter quelques instants de la vie céleste que l'on respire à Lourdes, si vous avez entrevu vaguement la bonté et la puissance de l'Immaculée, je me tiens pour récompensé au centuple du travail que cette étude m'a coûté. Vos applaudissements, réservez-les à Notre-Dame de Lourdes, comme un faible écho de votre reconnaissance, pour tout le bien qu'elle a fait à l'humanité. »

Un mois plus tard, il traite le même sujet, au monastère des Dames Ursulines de Tournai, maison chère à la famille du Mortier, et là, devant un cénacle de privilégiés, avec un accent, si j'ose dire, sacerdotal, il donne libre cours à l'expansion de son amour pour la Vierge.

Un an après, il reparaît à la même place, pour chanter l'*Hymne de l'héroïsme catholique*. Après avoir montré l'Eglise à travers les âges, conjurant les atroces fléaux de la peste, de la lèpre, de la famine, il décrit la vie des religieuses servantes de pauvres, des missionnaires chez les sauvages, des incomparables Sœurs de Charité. « Il y a, disait-il, des dévouements, dont on meurt tout d'un coup. Ils sont, certes, dignes d'admiration. Mais leur brièveté même rend les grands sacrifices plus faciles, tandis que cette dépense, sou par sou, de l'énergie humaine, sans applaudissements, sans réclame, voilà le sublime !

« Soigner, durant trente, quarante ans, des vieilles, des infirmes, des cancéreux, vivre longtemps et volontiers dans la familiarité de la mort, voilà, encore une fois, le sublime ! »

Le jeune conférencier fait de l'héroïsme chrétien son sujet favori. Partout où l'on fait appel à son talent, il le traite avec la même verve, le même enthousiasme, à Brugelette, à Pipaix, à Maulde, comme à Ramegnies et à Tournai, devant des ouvriers, des jeunes gens, et parfois même, dans une réunion d'anciennes élèves, comme chez les Sœurs de Sainte-Thérèse, par exemple, qu'il veut remercier ainsi de leurs prières pour la guérison de sa mère.

Voulant, un jour, résumer, dans le tableau le plus pathétique qu'offre l'histoire du monde, l'histoire même de l'héroïsme chrétien, il s'écriait :

« L'éminent Français que fut Thiers disait du Christ : « Il a passé sa vie à essuyer les larmes, consolé toutes les souffrances, guéri les malades, délivré les possédés, nourri les pauvres.

» Il a aimé et soulagé tous les hommes, indiquant par là à son Eglise ce qu'elle avait à faire. »

Thiers aurait pu ajouter : Parce que le pain de l'homme est d'abord la douleur et que son premier besoin est d'en être consolé, le Fils de Dieu fait homme devait aussi souffrir la douleur. La montagne du Calvaire est la montagne de la douleur. Jésus songe, en voyant Marie debout, près de la Croix, à l'Eglise, notre mère, chargée désormais de consoler l'humanité souffrante.

« Comme si le regard compatissant de Marie était un baume pour ses tortures, plus calme, il prononce ses dernières paroles : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »

« Il pouvait mourir, le divin Crucifié, ceux qui souffrent seraient consolés !

« Marie demeurait avec l'Eglise !

« Et les peuples l'ont appelée : Santé des Infirmes, Consolatrice des Affligés, proclamant ainsi, à travers les siècles, que, dans ce monde de tristesses, toute la charité découle des Sept Douleurs de son cœur maternel. »

Dans ses cahiers d'étudiant, on trouve, en guise de signets, écrites d'une écriture très soignée, des pensées qui l'ont frappé, au cours de ses lectures, et qu'il note, sans doute en vue de ses conférences, celle-ci entre autres, de Maxime du Camp : « On dit que la charité catholique est inspirée par une foi aveugle ! Qu'importe ? Je ne m'en inquiète guère. Ceux qui croient sont heureux, j'envie leur bonheur.

« Si leur croyance est une erreur, que cette erreur soit glorifiée, puisqu'elle les sollicite à secourir les misérables, à calmer les souffrances, à rendre l'espoir aux désespérés.

La science ne console pas, c'est la religion qui console. »

Ce sont de ces pensées qu'il méditait le plus volontiers, y trouvant l'expression de ses propres sentiments, et une raison de plus pour marcher sur la route qu'une main douce aux pauvres lui traçait depuis son enfance ! Ces pensées, il les développait avec chaleur dans sa conversation, dans ses conférences, qui n'étaient d'ailleurs qu'une forme de conversation.

Je le vois encore monter à la tribune, un peu ému, c'est bien naturel, mais heureux, heureux de faire partager ses immortelles certitudes et de sentir toute une salle vibrer du même élan. Sa voix prenait vite ; elle était grave comme la tournure de ses idées. Sans paraître las, sans nous lasser, en tout cas, Jean causait, causait, durant une, deux heures. Rien pour se mettre en valeur. Peu de gestes. Il s'abandonnait, comme dans une lettre intime, sans phrases, avec une distinction qu'il paraissait ignorer. Quand la voix montait, c'était plutôt l'idée qui s'élevait, sans éclat, sans bruit.

Je le revois devant l'écran aux projections, faisant admirer quelque tableau célèbre. Une œuvre (hélas, je sais trop pourquoi !) me revient à la mémoire. C'est le tableau de Beauchesne : PAX MORIENTIBUS : « Près d'un cuirassier qui va mourir, une sœur de charité est à genoux, recueillant, avec le dernier râle, la dernière prière du bon soldat.

Tout à coup, l'ennemi surgit, furieux, dans une course endiablée...

La sœur lève son crucifix et crie : « Paix pour les mourants !... »

\* \* \*

Ainsi travaillait modestement, dans son petit coin de pays, le Vicomte Jean DE MAULDE, quand la Belgique menacée appela tout à coup ses enfants.

Il était revenu, depuis quelques jours seulement, à Ramegnies,

épuisé par les travaux de fin d'année universitaire. Là, tout lui disait : « Repose-toi, refais-toi. »

L'appel de la Patrie, qui est l'appel du Devoir, et donc celui de Dieu, se fit entendre : Si tu ne quittes pas ton père, ta mère, ta maison, ton village, par amour de moi, tu n'es pas digne de moi.

Et Jean quitta son père, sa mère, son frère, sa maison, son Ramegnies, par amour de la Patrie, du Devoir, de Dieu !



LE SOLDAT

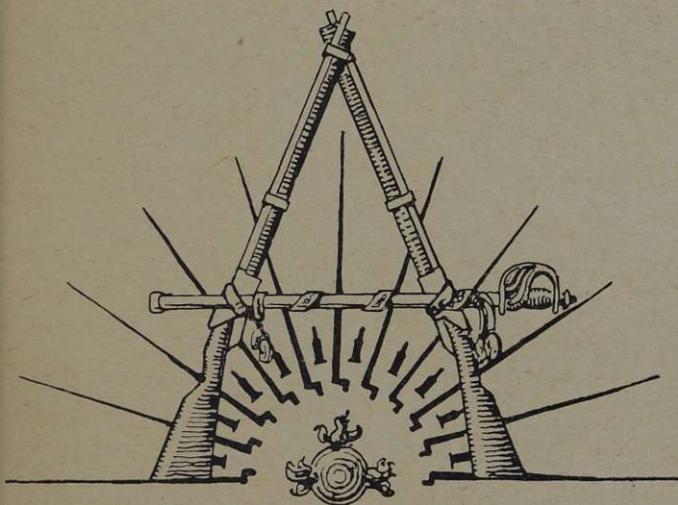


## LA GUERRE

*Malgré l'incalculable différence de leurs forces, les Belges ont fait face, sans peur, aux horreurs de l'invasion, du pillage, de la spoliation.*

*Ils ont mérité cette gloire immortelle qui appartient aux peuples qui savent préférer la liberté à la vie facile, à l'existence même.*

M. ASQUITH.



PRÈS l'attentat de Serajévo, le 28 juin 1914, le gouvernement Austro-Hongrois fit retomber sur la Serbie, et particulièrement sur les officiers Serbes, la responsabilité du meurtre de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme. Il lança, le 23 juillet suivant, un ultimatum, auquel la Serbie fit une réponse qui ne

parut pas satisfaisante. Quatre jours après, l'Autriche déclarait la guerre à la Serbie.

Les gens avisés savaient qu'une conflagration européenne

était, depuis longtemps, menaçante, et qu'une étincelle suffirait à la provoquer. La déclaration de guerre de l'Autriche pouvait être cette étincelle. Aussi le Gouvernement belge n'hésita pas à prendre toutes les mesures pour assurer la neutralité de son territoire. Dès le 31 juillet, il décréta la mobilisation et, à chaque soldat, il fut ordonné d'être à son poste, pour le premier août, à midi.

Le 2 août, l'Allemagne adressait à la Belgique un ultimatum, exigeant, sous de faux prétextes, le passage libre à travers notre pays. Le lendemain, elle déclarait la guerre à la France, et, le 4 août, devant la réponse digne et ferme du Roi des Belges, elle enjoignait à ses armées, prêtes d'ailleurs depuis longtemps, de franchir notre frontière.

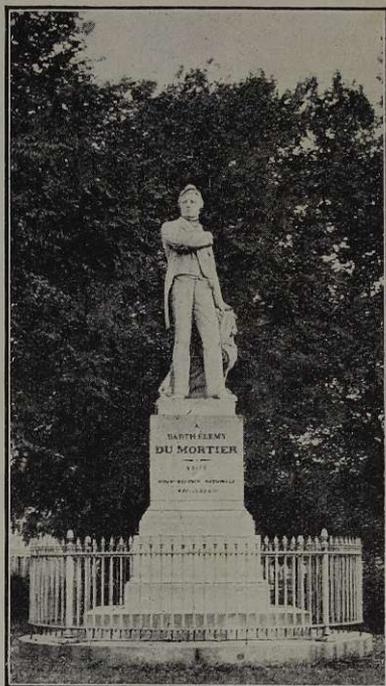
Sous le commandement du général Von Emmich, trois colonnes d'infanterie, précédées de leur cavalerie, entrèrent en Belgique, par Gemmenich, Henri-Chapelle et Dolhain.

Les soldats du 2<sup>me</sup> bataillon du 12<sup>me</sup> de ligne, sous le commandement du major Collyns, soutinrent le premier choc, durant tout un jour, puis se retirèrent en arrière de l'intervalle Liers — Pontisse. Le 5 août, le général Bertrand, après une lutte de cinq heures, malgré la faiblesse de ses effectifs, repoussa l'ennemi qui attaquait l'intervalle Evegnée-Barchon. Ce jour-là, le général Leman fut déjà sommé de se rendre, mais il refusa. Le 6 août, il s'établit au fort de Loncin, où il résista jusqu'au 15, quand on le releva évanoui dans les décombres.

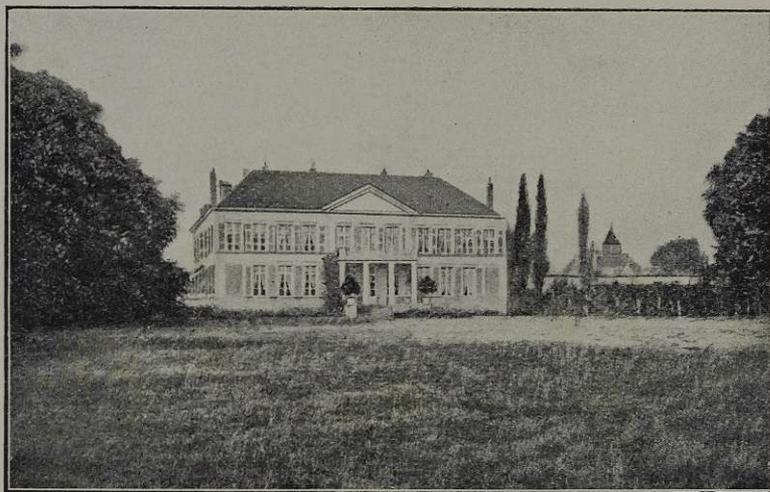
L'histoire redira à jamais l'héroïque défense de Liège, qui brisa la ruée des soldats de Guillaume, permettant ainsi à la France de mobiliser, et à l'Angleterre, qui avait répondu loyalement à l'appel de notre roi, de débarquer ses troupes. Mais cet exploit fut chèrement payé : territoire envahi, population civile désarmée, massacre de femmes et d'enfants, capture de paysans inoffensifs, destruction de villes non défendues, telles que Dinant, Visé, Andenne, Tamines, incendies d'églises, de monuments historiques, de la bibliothèque célèbre de Louvain, rien ne nous fut épargné.



*La rage stupide  
des Vandales  
s'acharnait  
contre la Statue*



*de  
l'arrière grand'père  
de Jean,  
du vaillant  
Barthélemy du Mortier  
(p. 61.)*



*Ce qui l'enchaîne à Ramegnies, c'est que ce coin de terre  
est vraiment joli... (p. 20.)*

« Et qu'avait fait la Belgique? s'écrie M. Loyd George pour être si maltraitée? L'Allemagne lui demandait de prêter ses routes, ses chemins de fer, ses canaux, pour frapper au cœur sa bonne voisine, la France. C'est comme si un homme, ajoutait-il, venait dire chez vous : « Il faut que je tue votre voisin. Seulement, il est très difficile de pénétrer chez lui par sa porte de devant. Quant à celle de derrière, elle est barricadée et gardée par un formidable policeman. Laissez-moi donc passer par votre jardin. Je vous promets de réparer tous les dégâts causés à vos massifs de fleurs, et si, par hasard, l'un de vos fils est tué, eh bien! je vous donnerai un bon dédommagement. »

Si la Belgique avait acquiescé à pareille demande, elle se serait pour jamais couverte de honte. Elle a refusé. Dans le monde civilisé, il n'est pas un homme, pas une femme qui n'applaudisse à la noblesse de cette attitude. »



## AUX ARMES!

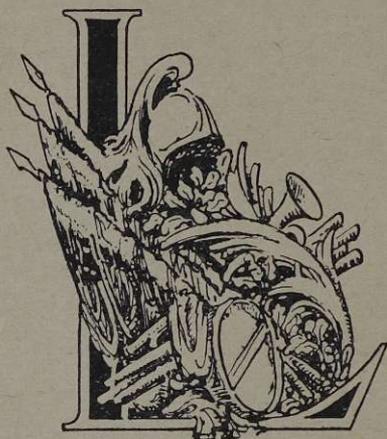
### En route vers Tirlemont.

*Je songe aux beaux garçons partis pour la bataille,  
La lèvre souriante et défiant la mort,  
Et qui dorment là-bas, aux « provinces » du Nord,  
Fauchés par la mitraille.*

G. GOURDON.

*Jamais plus grand spectacle ne s'offrit au monde.  
Vous êtes, dans ce drame immense, les premiers  
exposés au choc formidable. Sur vous s'appuie  
l'avenir de l'Europe. C'est votre gloire.*

Comte ALBERT DE MUN.



Le Vicomte Jean de Maulde était de la classe 1911. Ayant reçu l'ordre de rejoindre son régiment à Bruges, il partit, le jeudi 30 juillet à six heures du matin.

J'avais passé, en sa compagnie, la journée de Mercredi. Déprimé par la fatigue, il s'en allait avec ennui, l'ennui de quitter les siens. S'il est vrai qu'à certaines heures plus pénibles de la vie, l'homme éprouve de vagues pressentiments, Jean les éprouva, ce jour là, car il était triste, il souffrait

visiblement... Pourtant, il espérait encore que l'Allemagne qui n'avait qu'un mot à dire pour maintenir la paix générale, ne déchaînerait pas la guerre. Bien d'autres partageaient alors cette candeur. « Pourvu, nous disait le pauvre garçon, que l'on ne nous fasse pas trop moisir à la caserne ! »

Ce n'est pas que la vie de caserne lui fût pesante, non, au contraire, mais sa santé réclamait un peu de repos, la chaude intimité familiale des vacances. A Louvain, il faisait son service très gaiement, comme le plus dévoué, des « bleus ». Ecoutez-le plutôt : « Je rentre (écrivait-il en 1911) de la caserne, bien las ! Voici ce que j'ai fait depuis cinq heures et demie du matin, sans avoir eu même le temps de déjeuner. J'ai d'abord eu la chance de laver l'immense chambrée, une chambrée pour nonante-sept hommes. A huit heures et demie, tandis que je me préparais pour l'exercice, arrive l'ordre de nettoyer le magasin du fourrier. Bien ! me voilà de nouveau devant une cuvette d'eau chaude. Je fais la savonnée, cela marche, les trous du plancher buvant presque tout, mais j'en attrape une suée ! Vers neuf heures et demie, c'était fait. Arrive l'ordre de transporter au grenier cinquante lits avec matelas et paillasses. Bien ! Le sergent-major, excellent type, me félicite. J'avais lavé à merveille le magasin du fourrier !... Soyez fiers ! Votre Jean est un « reloqueteur » numéro un ! Cette gloire échoit-elle à tout le monde ? »

Jean ne boude pas devant la besogne. Comme tout bon soldat, il accepte joyeusement les corvées les plus humbles.

Une fois installé à Bruges, le 2 août, il écrit à sa mère :

MA CHÈRE MAMAN,

Voici d'abord la seule adresse que vous devez employer, si vous voulez que vos lettres me parviennent :

Soldat milicien de 1911,  
Cossée de Maulde Jean,  
Première division d'armée,  
Quatrième régiment de ligne,  
Deuxième bataillon,  
Deuxième compagnie.

(Donc sans nom de localité. Paru aux ordres.)

La guerre générale est déclarée. Combien elle sera triste ! La diplomatie du 20<sup>e</sup> siècle est piètre, franchement. Je reste encore persuadé que ni la France ni l'Allemagne ne franchiront nos frontières ; mais qu'importe pour moi ! J'ai fait le sacrifice de tout. J'ai tout offert au Bon Dieu. Cela, du moins, ne sera pas perdu...

Quand je pense aux malheureux qui sont mariés, aux soutiens de famille, qui vont peut-être devoir se battre, je trouve que mon sort est encore enviable. Je n'ai, pour ma part, qu'un seul être que j'adore sur la terre, et c'est vous. Si le Bon Dieu permet que je vous retrouve dans quelques mois, ce sera pour ne plus nous quitter.

Si, au contraire, les événements ne le permettent pas, vous serez forte comme je serai fort moi-même. Nos pensées se rencontreront. Quand on est chrétienne, comme vous l'êtes, on doit être prête à tout. Le Bon Dieu vous aura beaucoup demandé. J'envie votre place, là haut.

En de telles circonstances, on est heureux d'être bon chrétien. On peut aller n'importe où, l'on ne se sent jamais isolé. Quoi qu'il advienne, j'aurai toujours le Bon Dieu avec moi. De pied ferme, j'attends toutes les épreuves qu'il m'enverra.

Vous tous, là bas, vous priez pour la Belgique, afin que la Providence la conserve telle qu'elle est. Moi, je ferai, dans ce but, tout mon possible.

Priez aussi pour les millions d'âmes de toutes les nations d'Europe qui vont paraître devant Dieu. Et si, d'ici quelques mois,

revenu près de vous, je puis vous embrasser enfin, si notre cher petit pays reste ce qu'il est, je demanderai qu'un Te Deum soit chanté dans notre église, où je réunirai tous les hommes de la paroisse qui furent mobilisés.

De tout mon cœur j'embrasse mon cher papa, mon frère Vincent, s'il ne s'est pas encore engagé.

Pour vous, ma mère, un baiser spécial, celui des grandes circonstances, quand vous fites passer dans mon âme votre âme de chrétienne.

Nous partirons cette nuit, j'ignore encore pour quelle direction.

VOTRE JEAN.

Jean part de Bruges, le mardi 4 août, à minuit. Après avoir marché longtemps, il arrive à Tirlemont où, dans un hangard, sur de la paille, il se repose avec ses camarades. « Même à prix d'or, dit-il, on ne trouve déjà plus de quoi manger ! » Aussi le pain sec lui paraît succulent.

C'est là qu'il apprend la violation du territoire par les Allemands. A six heures du soir, il envoie ce billet : « Il faudra donc tirer ; je saurai faire, comme Bon-Papa du Mortier, mon devoir de patriote. Mais pour vous, quel point d'interrogation ! Reverrez-vous votre Jean?... Quelle que soit la solution, acceptez-la, c'est la volonté de Dieu. Priez pour moi. »

Le pressentiment de ne plus revoir Ramegnies ira en augmentant sans cesse, jusqu'à son dernier jour. Dans chacun de ses émouvants « griffonnages » l'idée de sa mort prochaine le hantera toujours plus. A l'un de ses meilleurs amis d'enfance, qui se trouvait, au début de la guerre, en voyage de noces, il déclare presque qu'il en prend son parti de mourir : « Dieu sait, quand tu recevras cette lettre, si je ne serai pas déjà mort, pour ma patrie, à la frontière allemande. » Et il ajoute, moitié plaisant, moitié triste : « Je te lègue, maintenant, une chose à laquelle je tenais beaucoup, ton

portrait, que je n'ai pas encore reçu, mais que j'attends avec impatience. » Et le 5 août, quand la lutte s'acharne autour de Liège, la même pensée le tracasse à ce point qu'il envoie à sa mère cet adieu : « Je suis prêt à tout. Avec tendresse, je vous embrasse. Merci pour l'éducation chrétienne que vous m'avez donnée. Ma dernière pensée, en mourant pour mon pays, sera pour Dieu et pour vous ! Embrassez bien fort papa, Vincent, s'il n'est pas encore engagé, bon-papa, bonne-maman, ma tante. »

Le brave jeune homme songe que peut-être ses jours sont comptés. Mais il regarde la mort en face. Le jeudi matin, 6 août, ayant assisté au passage de milliers d'émigrés qui fuient Liège, et des soldats, comme fous, lui ayant annoncé que le Neuvième de ligne et le Premier chasseurs à pied sont presque détruits, son cœur vole à Ramegnies. Vite, il trace cette sorte de testament :

« A Liège, c'est le massacre ! Nous partons renforcer. Les Anglais n'arrivent pas ni les Français. Considérez cette lettre comme la dernière. Je vous embrasse de toute mon âme de fils. »

Cependant, il ne quitte pas Tirlemont où la première division d'armée se trouve concentrée. Aussi, le vendredi, se hâte-t-il de rassurer les siens :

« Vous pouvez être tranquilles sur mon sort, au moins en ce moment. Je partirai très courageux, quand mon tour sera venu. Hier, j'ai eu un moment de découragement, en pensant à vous, au bonheur que j'ai trouvé là-bas, pour si peu de temps, hélas ! Mais, j'ai fait au Bon Dieu le sacrifice de ma vie. Que sa volonté se fasse !

Priez, priez pour qu'Il me rende à vous !

Si l'Angleterre et la France ne viennent pas nous aider, je crains fort qu'on ne doive se replier, le plus tôt possible, sur Anvers. Ce sont des barbares, ces Allemands, d'envahir ainsi notre pauvre Belgique. Quel désastre ! Peut-être devons-nous, nous-mêmes, manger du pain noir ! Mais si Dieu me laisse la vie, je le mangerai avec joie, du moment que je vous ai, j'ai tout...

De tels événements élèvent les âmes au-dessus des misères de la vie. Mais croyiez-vous possible, en plein vingtième siècle, une guerre comme celle-ci ?

Communiez tous les jours pour moi. Je voudrais tant le faire moi-même ! mais c'est impossible. Quoi qu'il advienne, conservez la consolation que votre fils, qui vous aime tant, est resté, jusqu'au bout, le bon chrétien que vous avez fait.

Puisse (je n'en doute vraiment pas) Monsieur le curé vous soutenir dans cette épreuve ! J'embrasse papa de tout mon cœur. Ah ! quand je pense trop à vous, je me décourage. Je préfère ne plus penser qu'à mon pays, si cruellement éprouvé ! Mon souvenir le plus affectueux à Vincent !... Nous nous aimions trop pour cette terre. Que la volonté de Dieu se fasse.

Votre JEAN.

Cette lettre écrite au galop, où le soldat Jean de Maulde parle d'abondance, est, dans son genre, un chef-d'œuvre. L'âme belge s'y montre toute, avec son amour de la paix, du bonheur familial, des jours tranquilles ; mais avec son irréductible force, quand le devoir se dresse impérieux ; avec sa foi chrétienne aussi, quand, devant les mystères angoissants de l'avenir, elle se jette éperdue dans les bras de Dieu.

Pour le soldat belge, la guerre n'est pas un sport qu'il aime, jamais il n'a rêvé de gloire militaire, il n'a pas l'esprit de conquête et moins encore l'humeur pillarde. La guerre, c'est la dure nécessité. Elle est devenue le devoir, cela suffit.

D'autres, dit-on, vont au combat comme à la danse. Ce sont des héros ! Le soldat belge se jette dans la mêlée, comme, avant la guerre, il se jetait dans les flammes d'un brasier, dans les eaux d'un fleuve, pour voler au secours de ses frères, par devoir. Le soldat belge n'est pas de roche ni de bronze. Il aime. Quand il songe au petit pays, qu'il vient de quitter, peut-être pour jamais, il souffre,

mais il tord bien vite sa souffrance, refoule sans enthousiasme, mais sans broncher, les souvenirs les plus doux, et

Comme la branche incline, au passage du vent,  
Son flexible sommet, et puis, se relevant,  
Par sa propre vertu, dans les airs se redresse,

le soldat belge empoigne plus vivement son fusil, et en avant !

Pour avoir senti à fond les souffrances qui honorent les hommes et pour les avoir domptées, quand le devoir l'exigeait, il n'en est que plus grand.

Le soldat belge, souvent du moins, est chrétien. Sans doute, parmi ceux qui ne le sont pas, il y a des héros, c'est indéniable. Mais pour celui qui croit en Dieu, le devoir cesse d'être une abstraction, les symboles s'écroulent, tout se transfigure, l'héroïsme prend une envergure nouvelle, le devoir s'incarne dans un être substantiel, que dis-je, le devoir devient l'Être Substantiel, par excellence, il se nomme : DIEU.

Jean de Maulde est un type de soldat belge et chrétien.

Beaucoup des nôtres n'étaient pas, ainsi que lui, des fervents. Mais, comme ces cloches légendaires que seuls les vents déchaînés peuvent ébranler, la cloche de la foi, qui sommeillait en eux, maintenant que l'orage gronde, sonne clair. Un grand nombre de lettres témoignent de ce renouveau de ferveur. Un capitaine-commandant, (qui fut un héros, et qui put voir, un jour d'action terrible et glorieuse, les soldats de sa compagnie, éperdus d'admiration, lui sauter au cou pour l'embrasser) nous écrivait : « Je communie régulièrement plusieurs fois la semaine, et il faut bien cela. J'ai toujours eu, mais je possède à un degré plus fort, un culte pour l'Eucharistie, une admiration pour la petite Hostie et un amour profond. Mes sentiments d'affection sont devenus plus vifs à l'égard de la Vierge. De tous mes livres — et j'en ai assez ici — c'est l'*Imitation* que je préfère et c'est là que je retrouve la paix. »

« J'ai le bonheur, nous écrivait un autre officier, de pouvoir communier quatre ou cinq fois par semaine, et nous y allons en groupes compacts. Rien n'est plus beau que de voir nos soldats tout crottés, couverts de poussière, s'avancer à la Table Sainte. Et alors, comment voulez-vous que nous craignons la mort? Elle est douce à ceux qui partent. Ceux qui restent, ceux-là seuls souffrent. Mais ils doivent avoir le courage de surmonter la douleur, et d'élever leur âme à la hauteur de la Croix. Qu'ils soient courageux comme ceux qui tombent! »

Et comment voulez-vous que Jean de Maulde craigne la mort?

« J'ai eu, écrit-il, d'Haekendover, le 9 août, deux journées très fatigantes, aux avant-postes, et une nuit en plein champ, sous la « drache ». Mais j'ai pu avec Jacques D..., assister à la messe, ce matin; vous devinez comme j'y ai prié!... Si je dois tomber sous les balles ennemies, vous vous consolerez à la pensée que j'aurai fait tout mon devoir, que je serai mort en paix avec ma conscience, et que là haut, je vous attendrai. »

Comment voulez-vous, je le répète, que Jean de Maulde craigne la mort?

Elle est douce pour ceux qui partent...



## SOUS ANVERS

*C'est des poitrines liégeoises qu'a été fait notre premier rempart; c'est de la nation belge toute entière qui, donnant son sang, son territoire, donnant sa capitale, a voulu que Liège et Anvers deviennent dans l'histoire synonymes de Thermopyles et de Marathon.*

(Communiqué officiel français placardé dans toutes les communes de France.)



ORSQUE Jean, le 14, écrit d'Oplinter, il vient de passer huit jours dans les tranchées. Sans relâche le canon crachait la mort. La rafale de mitraille balayait tout, en long, en large, en haut, en bas. Autour de Diest, aux avant-postes, où il se trouve avec ses camarades, il ne peut que ramper, épier, creuser, et, quand le canon se tait, c'est la continuelle flagellation des balles.

A Hautem-Sainte-Marguerite, ce fut affreux, et, depuis le combat de Haelen, Jean n'a plus revu plusieurs de ses amis. A chaque instant, la mort le bouscule, mais, grâce à Dieu, à

chaque instant, il ressuscite. Son officier, devant ses camarades, l'a vivement félicité. Toujours au plus mauvais poste, le soldat Cossée de Maulde ne recule jamais.

Cependant à Ramegnies ses lettres n'arrivent plus. Nous sommes au premier Septembre, et, depuis de longues semaines, depuis le combat d'Hautem, où Jean s'est battu, depuis cette retraite meurtrière sur Anvers, où il a lui-même, à plus d'une reprise, reçu l'ordre de commander son peloton, il n'a pas donné signe de vie.

L'incertitude est insupportable. Monsieur et Madame de Maulde se décident à tenter l'aventure d'un voyage à Anvers, où les journaux disent que l'armée se concentre, à l'abri des forts. Voyage mouvementé, s'il en fut, mais après bien des péripéties, à Mortsel, dans une salle d'école, Jean est retrouvé.

Joie, joie, joie, pleurs de joie !

Depuis le 21 Août, Jean raconte qu'il est sous Anvers, après avoir fait, en 48 heures, à pied, le raid Tirlemont-Louvain (mi-route) Malines-Anvers, et après avoir échappé, plus de vingt fois à la mort.

Quelle sombre histoire ! Toujours au feu, le premier, il marche, donnant l'exemple, à la grâce de Dieu. Quatre fois sa compagnie se sacrifie pour assurer la retraite, sans le secours de l'artillerie. Autour de Tirlemont, les villages flambent de toutes parts, on entend les commandements métalliques des officiers allemands ; on est à quarante mètres seulement de leurs fusils. Trois de ses compagnons tombent ; lui, se couche à plat ventre, derrière eux, dans un fossé plein d'eau, et, se servant de leurs cadavres, comme d'un bouclier, il tire, tire, jusqu'à la nuit... La cavalerie ennemie avance toujours, prête à tout écraser. Et ces allemands sortent de partout. On les annonce là. A tout prix, il faut les déloger. Jean part avec sa compagnie, fait quelque trente, quarante kilomètres à pied, comme avant le combat de Boom, par exemple, lors de sa première sortie sous Anvers ; il part sans avoir mangé, se bat, comme un lion, de trois heures du matin jusque trois heures de l'après-midi !... Combats épiques ! Ce ne sont que coups de feu, longues attentes sous les ondées, corps à corps.

Pour Jean, ces drames ne sont plus que des incidents. Son air est tout à fait martial. Dans cette vie nouvelle, on dirait qu'il a mûri de dix ans. L'avenir ne l'effraie plus, il fait un métier ; c'est l'hymne du métier qu'il chante maintenant. Il faut l'entendre parler de son commandant, qu'il porte aux nues. La confiance d'ailleurs est réciproque. On le traite, lui, simple soldat, comme un officier, on le consulte, on tient ses avis en haute estime. Les camarades disent : « Le grand blond, c'est un brave ».

Il a vu des scènes d'horreur : toute une population en détresse, conduite par des prêtres, fuyant loin des villages en feu, vieillards, femmes, enfants, hurlant de peur... Il a vu un soldat tomber à ses pieds, le ventre troué par un obus, tendant la main vers lui et criant : « J'ai neuf petits enfants ! » Depuis un mois, Jean n'a dormi qu'une fois dans un lit. Il passe la nuit là où elle le surprend, dans les tranchées, au coin d'une haie, sur l'herbe, toujours aux écoutes. Une fois même, il a souffert de la faim et mendié la tartine des paysans. L'élégant vicomte n'a plus le temps de se laver, ni de secouer la boue ! Qu'importe aujourd'hui les mains sales, les habits déchirés, le corps égratigné ! Il s'agit bien de cela ! C'est la parure des combats ! Pourvu que l'œil soit bon et que la main ne tremble pas !...

Le lendemain, Madame de Maulde ne peut se résigner à quitter Anvers sans avoir revu, une fois encore, son fils. Vers onze heures, à Mortsel, elle le rencontre qui part en reconnaissance. « Je rentrerai vers deux heures, priez dans cette église, là bas, en m'attendant ». Il revient, en effet, à l'heure fixée, s'empare de sa mère, cherche une solitude où causer à l'aise, déniche l'établi d'un menuisier, et là, dans le bric à brac, deux cœurs savourent ces moments d'un bonheur qu'on n'échangerait pas pour sa vie.

Et triste, on donnerait le reste de sa vie,  
Pour retrouver l'ivresse, hélas ! si tôt ravie,  
D'appuyer sur « son » front ses lèvres, doucement,  
Ou pour pleurer « tout près de lui », rien qu'un moment.

L'heure vient pour Jean de rejoindre son peloton. « Si vous voulez vous rendre à Vieux-Dieu, dit-il à sa mère, vous pourrez voir ma compagnie défilier ».

A Vieux-Dieu, les soldats tardaient, tardaient...

Les voilà, enfin!... Le Roi les avait passés en revue. Selon sa coutume, il avait dit à chacun un mot aimable, et tous, même les socialistes, étaient électrisés. Jean devait monter la garde près du fort numéro 4. Après avoir forcé sa mère à se reposer, en lui faisant un appui de ses genoux, il cause encore quelques minutes, puis, très ému, l'embrasse, refoulant ses larmes.

Aux alentours du fort numéro 4, le vendredi matin, Madame de Maulde errait toujours. Jean, de loin, la reconnaît, s'approche, annonce que le canon a tonné toute la nuit, et qu'il doit partir, à l'instant même. « Quoiqu'il arrive, je suis bien, bien heureux de vous avoir revue. Au revoir! » Et tandis que sa mère, n'espérant plus le rencontrer, regagne tristement la gare d'Anvers, tout-à-coup le clairon sonne, la foule se presse sur les trottoirs. Que se passe-t-il? O bonheur! Le quatrième de ligne apparaît, et, en tête, dans les quatre premiers, le plus grand, marquant vivement le pas, décidé, crâne... c'est lui!

« Jean! »

Il se retourne aussitôt, s'élançe, serre sa mère dans ses bras, en disant :

« Comment! vous nous avez rejoints! Merci, courage! » Puis, il s'éloigne, agitant joyeusement la main, adieu, adieu!...

Le 6 septembre suivant, Jean étant en patrouille aux environs de Termonde, rencontra un Tournaisien, qui était venu embrasser son fils; rapidement, il rédigea ces quelques mots pour la famille du Mortier : « Je vous embrasse de loin tous les trois! Quand vous reverrai-je? Quelle chose terrible que la guerre!

« Les Allemands sont à Termonde. Nous tâchons de les déloger. Nous ne sommes pas un jour tranquilles. Maman vous le dira d'ailleurs. Je suis heureux de vous rassurer, au moins, sur mon sort actuel.

« Pour l'avenir, il faut mettre sa confiance en Dieu et espérer en sa grâce. En tout cas, je suis toujours soumis à sa volonté. Priez pour que cette guerre se termine au plus tôt ».

Le 9 septembre, il est à Lokeren, une occasion se présente, il écrit à Ramegnies, mais deux mots seulement ; le 13, de Waelhem, sa lettre est plus longue :

« Il y a trois jours, j'écrivais à Bonne-Maman que tout était calme à Lokeren, où j'étais. Dix minutes après on nous dirigeait sur Malines. Toute l'armée belge prend maintenant l'offensive. Mon régiment s'est battu pendant trois jours sans repos, précisément à Hofstade, là où s'était déroulé le fameux combat des grenadiers et des carabiniers.

Jamais vous ne pouvez vous imaginer une horreur telle que ce champ de bataille ! Il restait encore là des cadavres non enterrés. Pas une maison qui ne soit incendiée. Partout des restes d'équipement, parmi les prairies, et des tombes, des tombes surmontées d'une petite croix, une entre autres, où j'ai lu : « Trois soldats belges ». Tout près, dans une fosse, leur équipement.

Inutile de vous dire que nous avons été, durant ces trois jours, en plein feu. Dans ma compagnie, beaucoup de morts. Des obus éclataient à dix mètres de moi, et, à cent mètres, les Allemands, retranchés dans un bois, nous canardaient, quand nous essayions de les déloger. J'étais un tout autre homme ! Ce que mon oncle de Campigneulles racontait de la guerre de 70 est bien dépassé ! J'ai voulu, et mes camarades avec moi, venger tous ceux qu'ils ont tués chez nous ! On a dû nous retenir, car nous voulions aller malgré tout à l'assaut ! Qu'ils tirent mal ces Allemands ! Leurs balles sifflaient à mes oreilles. Une a troué mon pantalon à hauteur du mollet. J'avais fait mon acte de contrition ; déjà ma pensée s'en était allée vers vous tous.

J'ai reçu la lettre de Bonne-Maman. Elle me plaint. Mais je ne fais que mon devoir, et je le ferai jusqu'au bout. Si je dois paraître devant Dieu, j'aurai du moins un petit bagage à lui porter : six semaines de longues fatigues, de privations de toutes sortes.

Toutes mes actions, heure par heure, je les offre au Bon Dieu.

Nous avons deux jours de repos à Waelhem, après trois jours et trois nuits sur le champ de bataille. J'y retournerai, après-demain, avec enthousiasme.

Peut-être est-ce ma dernière lettre. Priez le Bon Dieu pour moi. Jusqu'à présent, hier surtout, c'était visible, Dieu me protégeait. Mais tout peut arriver.

Vous supporterez n'importe quelle épreuve en chrétiens. Vous vous consolerez en vous disant que, si je meurs, c'est en chrétien, en vrai chrétien, pour mon pays, que j'ai appris à aimer mille fois plus encore sur le champ de bataille. On est si heureux de faire son devoir jusqu'au bout ».

La dernière lettre de Jean est datée du 15 septembre, de Waelhem. La voici :

« Nous sommes encore aujourd'hui, et demain peut-être, au repos. Cela m'était bien nécessaire, car j'étais littéralement à bout de forces, après ces jours de vrai combat, dont le plus dur fut le samedi 12 septembre.

Plus je réfléchis, plus je m'étonne d'avoir échappé aux balles et aux éclats d'obus. Les Allemands, depuis la bataille d'Hofstade, occupent le pays; ils ont étudié jusqu'aux plus petits replis de terrain. Notre division fut chargée de les déloger. Tout-à-coup, nous nous trouvons au milieu de tranchées qu'ils avaient préparées peut-être pour nous attirer, car, à peine étions-nous là, que nous fûmes criblés d'obus. L'endroit avait été très exactement repéré. L'après-midi, nous nous avançons en tirailleurs, jusqu'à cent mètres des Allemands, qui s'étaient retranchés derrière des sacs de ciment, nous traversons un ruisseau sur lequel il n'y avait malheureusement qu'un seul petit pont, et qu'il était impossible par conséquent de repasser en cas de retraite précipitée. Il fallut revenir sur nos pas. Plusieurs des nôtres furent sauvés cependant; comment, je ne me l'explique pas. Beaucoup furent noyés, blessés, tués. Quel massacre!

J'ai remercié Dieu de m'avoir protégé, cette fois encore. Mais j'ai eu chaud!...

Heureusement que les Allemands ne visent pas ou visent mal. Hofstade est le plus vilain champ de bataille peut-être de toute la Belgique. Il n'y a que des bois et des ruisseaux. Je ne m'étonne pas que les grenadiers et les carabiniers y soient tombés en si grand nombre, surtout devant des forces bien supérieures.

Sacs, vêtements, fusils abandonnés, on ne voit que cela. Quelle horreur!

Ah! j'ai bien remercié le Bon Dieu!

Nous allons bientôt faire une sortie. Si je meurs, dites que je suis mort en paix avec ma conscience, en bon chrétien, en pensant à vous. Résignez-vous à la volonté de Dieu. Je n'ai fait, jusqu'à présent, que très peu pour mériter mon éternité! Les heures pénibles passées depuis plus d'un mois compteront.

J'aspire à la fin de cette vie de bataille. Cela n'était pas dans mon caractère pacifique. Mais je ferai mon devoir jusqu'au bout.

Je vous embrasse tous, vous dont le cœur est meurtri. Priez pour moi. Je vous représente, je représente ma famille dans la défense glorieuse de nos foyers. Priez pour moi, afin que Dieu me rende à vous, ma pauvre mère, ou bien, si telle n'est pas sa volonté, qu'Il ait pitié de mon âme.

JEAN.



*Plus on s'avance  
et plus les détails  
que l'on découvre  
sont désolants.*



*Des fers tordus.  
Des pierres  
pulvérisées...  
(p. 60.)*



*Puis, ayant amoncelé du bois et de la paille,  
versé de la benzine sur les planchers et les meubles,  
les bandits mirent le feu à la maison de Jean. (p. 59.)*



## L'ÉTERNEL ARMISTICE

*L'humanité est maintenant plongée dans un bain de terreur et de sang. Beaucoup ont déjà donné leur vie, des mères ont donné plus que leur vie, elles ont donné la vie de ce qu'elles ont de plus cher au monde. Ceux qui sont tombés sont morts d'une mort sainte, ils sont les martyrs dont le sang féconde une Europe nouvelle, un monde nouveau.*

LLOYD GEORGE.

*Pleurez, oui, pleurez, chers parents, mais en même temps, remerciez le Bon Dieu, qui a mis sur la tête de votre fils bien-aimé une triple couronne : la couronne des élus, la couronne des âmes pures, la couronne des martyrs.*

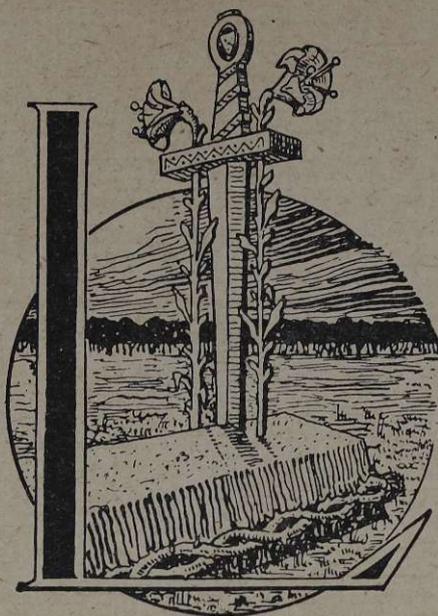
L'ÉVÊQUE DE TOURNAI.

*Je demande la création d'une distinction honorifique pour les mères de soldats tombés au champ d'honneur.*

*Je vois cette décoration de même que la médaille militaire, seul signe des batailles : une croix rouge sur fond noir. Le noir sera le deuil éternel de l'amour blessé à jamais ; le rouge signifie la pourpre du sacrifice et l'image de la gloire ; la croix, signe du Fils immaculé de notre Dieu, qui seul sait parler au cœur des mères affligées.*

*Cette croix, personne ne pourra se la procurer par protection, personne ne pourra se l'acheter. Quand nous verrons, nous hommes, le cœur d'une femme marqué par cette plaie rouge, nous nous inclinons comme Napoléon s'inclinait devant la maternité.*

HENRY REVERDY. (*Croix de Paris.*)



E mercredi 16 septembre, Monsieur le Vicomte, se rendit à Waelhem. Déjà Malines avait été bombardée violemment, mais il était possible d'y loger. Le lendemain, durant quatre heures, il put jouir, hélas ! pour la dernière fois, de la douce présence de Jean. Il fut beaucoup plus grave, comme si le terrible sacrifice était déjà consommé. Ses craintes de ne plus revenir à Ramegnies s'étaient encore accentuées. « Je demande à Dieu, disait-il à son père, d'être tué sur le coup ; j'ai peur d'être massacré, noyé

et même prisonnier. Si vous saviez de quelles horreurs j'ai été témoin. » Sa santé laissait à désirer, ce jour-là. Une sorte de rhumatisme le faisait vivement souffrir à l'épaule. Il demanda de lui expédier un gilet de laine et quelques cigares. Quelques jours après cette suprême entrevue, M. le Vicomte nous écrivait : « J'ai revu Jean, le 18, à Waelhem ; c'était toujours le brave garçon décidé à faire son devoir, et, comme je l'embrassais en disant : « confiance, Jean, tu nous reviendras vivant », il me regarda avec un sourire que je n'oublierai jamais, empreint d'une tristesse indéfinissable, mais pourtant sourire d'une âme résolue ; puis il ajouta : « à la grâce de Dieu ! Comme le bon Dieu voudra ! J'accepte d'avance tous ses desseins sur moi ! » Après de telles paroles, on est tenté de répéter le cri de René Bazin : « Cela veut dire : la vie ? La mort ? Qu'importe ! Je suis prêt !... C'est la chanson de geste qui continue ; c'est la croisade qui n'est point finie ! C'est Dieu transparaissant à travers la « Belgique » purifiée. »

Le 23, un télégramme annonçait qu'il avait tout reçu :

« Remercie envoi. Ne venez pas en ce moment. Déplacement de troupes. Santé florissante. »

Ce furent les dernières nouvelles qu'il donna lui-même.

Chargé, avec son Commandant, d'une mission périlleuse, acceptée d'ailleurs avec entrain, Jean fut tué, le 30 Septembre, à onze heures du matin, vis-à-vis de la quinzième maison, à partir du fort de Waelhem. Au moment où il s'élançait avec un camarade, du nom de Joseph Nèves, pour traverser le pont de la Nèthe, le Commandant écarta Nèves, rejoignit Jean et bondit avec lui. Un obus éclata soudain; Nèves, légèrement blessé, se traîna quand même de l'autre côté du pont, et là, au milieu de camarades tués, il reconnut le Commandant, dont Jean parlait si volontiers, et dont la tête avait été arrachée par l'explosion, et, tout à côté, Jean gisait inanimé, le visage intact, mais le crâne perforé. Une jambe, la jambe gauche, était presque détachée au-dessus de la bottine. Il avait été tué sur le coup, comme il le désirait. Sur le coup aussi son âme ceignit la couronne, la couronne triomphale, dans la céleste Garde de Jésus.

Pour Jean s'était ouvert le grand, l'éternel armistice!...

Voici comment Joseph Nèves rendait compte de ce drame à Vincent de Maulde, qui lui avait demandé quelques renseignements précis à ce sujet.

Camp de la Vierge, B. I. C. T. Eu (S. I.)  
le 26 juin 1918,

MONSIEUR DE MAULDE,

J'ai bien reçu votre lettre du 20 courant et je m'empresse de vous apprendre dans quelles circonstances s'est produite la mort de votre malheureux frère, Jean.

J'avais fait sa connaissance dès les premiers jours du triste mois d'août 1914, puisque nous étions tous deux dans la même section de la 2/II. Tout de suite (et ceci je vous l'affirme d'autant

plus franchement et avec d'autant plus de plaisir, que j'étais un militant actif du socialisme, donc adversaire déclaré de la noblesse), j'ai été conquis par la grande noblesse de son caractère et sa bonté naturelle. Tout de suite nous sommes devenus, je puis le dire, de vrais amis, surtout après avoir reçu l'un à côté de l'autre le baptême du feu. Mais il était aimé de tous à la compagnie, et il avait su prendre le cœur de ces gens du peuple, qui composaient au début la majeure partie de l'armée.

Avec une émotion que je ressens toujours, je me rappelle souvent ces paroles qu'il prononçait volontiers (peut-être pour encourager son entourage) et qui ont été démenties, hélas ! par la fatalité : « Moi, je ne serai jamais touché, j'en ai le pressentiment. » Et vraiment, en l'entendant prononcer ces paroles, dans certaines secondes critiques, avec ce calme imperturbable qui ne l'a jamais quitté, les plus timorés reprenaient espoir et courage et l'on repartait de l'avant. Il m'a causé souvent de vous ; il s'alarmait de ce que vous alliez rentrer (vous êtes de la classe 1914, si mes souvenirs sont bons), et cela à cause de Madame votre Mère, pour qui cette seconde séparation allait être plus cruelle encore.

Quant aux circonstances de sa mort, les voici : partis de Waerloos pour nous rendre à la redoute à droite du fort de Waelhem, en plein jour, nous avons été repérés de suite par les Allemands. Ceux-ci ont ouvert le feu immédiatement, avec quatre pièces de 305, dont deux tiraient sur le pont de la Nèthe et deux derrière nous ou sur nos flancs. Nous étions pris dans un étau et il n'y avait pas moyen d'en sortir. Je me rappelle les paroles du Commandant Barthélémy à votre frère et à moi-même : « Mes amis, nous ne sortirons plus d'ici, c'est fini ! » Ce fut, hélas ! vrai pour eux deux. J'eus l'inexplicable chance de m'en tirer avec seulement quelques blessures. Le Commandant est allé se faire tuer, en m'empêchant de partir en même temps que votre frère Jean.

Une fois dégagé des décombres, je vis le carnage. Comme il faisait un peu plus calme, je traversai, malgré ma cuisse blessée, le pont bombardé, et là... une horrible vision : 13 ou

14 cadavres étendus côte à côte, parmi lesquels 4 officiers et Jean, votre regretté frère.

Autant que je pus en juger la mort avait été foudroyante, et je n'ai remarqué qu'une blessure sur le cadavre de votre frère, et c'était à la tête.

Veillez agréer, Monsieur le Vicomte, mes sincères condoléances et croire à mes meilleurs sentiments.

JOSEPH NÈVES.

*Camp de la Vierge. Eu. (S. I.)*

Aussitôt la rafale passée, des habitants de Waelhem accoururent. Quelle émotion ! Ils eurent vite reconnu le Commandant et son jeune ami, celui-ci surtout, dont la réserve, la dignité les avaient frappés. Au milieu des simples soldats, les paysans l'avaient aisément distingué. Son éducation supérieure tranchait. Les enfants des fermes l'appelaient : « le riche soldat », ou bien : « le bon soldat », parce que de ses poches sortaient toujours des friandises, qu'il partageait avec ses camarades et avec eux.

Une personne du village a pu contempler son visage éteint, mais beau, disait-elle, et souriant. « Je crois, ajoutait-elle, qu'il était en train de rire quand il fut surpris par la mort. » Mais ceux qui, comme nous, l'ont connu, gageront qu'il eut, en mourant, la vision du ciel. J'ai noté, à son intention (mais j'en ignore la source) une pensée qui s'applique admirablement à notre héros : « Qu'importe et la sépulture et la poussière du corps et les blessures de la chair et tout ce qui doit passer par la dissolution avant de ressusciter pour la gloire ! En pensant à cette jeune et pure victime, à ce vrai Enfant du ciel, je me le représente toujours, ô mon Dieu, au moment où l'obus qui l'a frappé a fermé ses yeux aux jours de ce monde et les a ouverts à la lumière éblouissante du ciel. »

Le corps de Jean resta, deux jours durant, devant le cimetière de Contich, en plein soleil. Puis sans couverture, sans cercueil,

il fut roulé au bord d'une fosse trop courte, où il tomba, la face contre terre, le sac sur le dos.

Un aumônier, M. l'abbé Van Caeter, avait heureusement pris soin de recueillir son chapelet, ses médailles pieuses, sa montre, son portefeuille, précieuses reliques, précieux souvenirs.

\* \* \*

Il est heureux, après tout, le cher enfant, d'être mort ainsi, dans le mépris du feu meurtrier, le fusil à la main, hardi, l'œil vif, comme les vieux soldats, comme les héros ! Il est tombé, nous écrivait l'aumônier, fidèle, jusqu'au dernier soupir, au brave commandant Barthélémy, fidèle jusque dans la mort.

« C'est un héros, ajoutait-il, un grand ! Il donnait à ses camarades l'exemple de la bravoure et de l'abnégation, et franchement, je puis dire qu'il ne comptait que des amis. Avec plus de fierté encore je dis : ce héros était un fervent chrétien ; c'était l'un des jeunes gens les plus sincèrement catholiques qu'il me fût donné de rencontrer durant cette campagne. Il accomplissait tous ses devoirs sans le moindre respect humain. Dieu l'a jugé trop grand, trop brave, trop bon pour l'exposer plus longtemps aux horreurs de cette guerre. Ah ! Comme je me rappelle volontiers les paroles d'un autre soldat, compagnon de Jean, l'intrépide Jacques D... ! Je lui avais annoncé la mort de son ami, et, les larmes aux yeux, il me dit : « Monsieur l'aumônier, je voudrais être à sa place, car il a déjà reçu certainement la récompense éternelle, oui, j'en suis convaincu, il est au ciel. »

Pour nous, les parents, les amis, c'est une blessure, qui ne se fermera jamais, que ce regret, que nous ressentons profondément de n'avoir pu baiser, une dernière fois, son front, fermer doucement ses yeux, caresser ses joues, joindre ses mains noires de poudre. Et nous nous disions : « Où désormais nous agenouiller sur sa tombe ? A quelle croix attacher une couronne ? Ah ! si, du moins, son corps était là, dans le caveau familial, à quelques pas du

château, à l'ombre de la petite église, au cœur même de son Ramegnies!... » C'était notre vœu, à tous, mais comment le réaliser? Grâce à Dieu se trouvait alors à Anvers, où il est professeur, un enfant de Ramegnies, M. Deschamps, ami de la famille de Maulde, qui mit tout en œuvre pour retrouver le corps du jeune Vicomte. Après bien des recherches, des hésitations, il réussit à le découvrir, le fit exhumer, placer dans une bière convenable, et tout le village de Contich, le bourgmestre en tête, lui fit des funérailles imposantes. On était au mois de septembre 1915.

La bottine de Jean (avec quelques menus objets qui avaient permis d'identifier le cadavre) fut apportée au château de Ramegnies, le 8 septembre.

Et bientôt son corps viendra reposer enfin au chevet du joli chœur gothique, sous un mausolée, où l'on pourra évoquer plus vivement son image, et méditer son exemple. Il continuera de protéger, comme font les reliques des saints, son cher village, où, malgré des centaines de bombes jetées sur le territoire, il n'y eut, durant la guerre, ni mort, ni blessé.

C'est là qu'il sera bon de se rappeler les belles paroles (les plus belles peut-être, que l'on ait prononcées depuis la victoire) du Président de la République française : « Honneur à ceux qui ne sont plus, à ceux qui sont tombés l'espoir au cœur, dans les sillons ensanglantés, dans les tranchées bouleversées, et dont les yeux clos n'auront pas vu l'aurore de la victoire et la lumière de la paix! Il n'en est pas un seul dont la mort n'ait contribué à l'affranchissement de l'humanité. Leurs corps déchirés par les projectiles gisent dans les régions dévastées où s'est décidé le sort du monde, mais leur image sacrée demeurera intacte au fond de nos cœurs. C'est elle qui sera désormais notre inspiratrice; c'est elle qui nous rappellera demain, dans notre labeur pacifique, quelle moisson de gloire et bientôt de force et de prospérité nationales, a pu faire lever, en quelques années, l'esprit de sacrifice et d'abnégation!

» Honneur aux morts, immortels conseillers des vivants! »

## LA MAISON DE JEAN

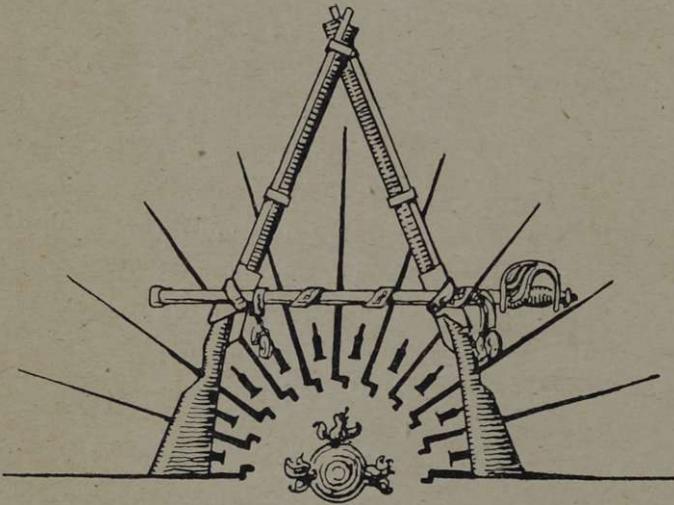
*Toute cette barbarie répandue sur nos pays avec une fureur bestiale qui ramène l'esprit au temps des grandes invasions asiatiques, c'est le déchainement d'une nation de proie dont les passions débridées trouvent, dans le brutal réalisme de la guerre, leur cours naturel.*

ALBERT DE MUN.

*Il vous arrivera de sentir vos genoux fléchir et les sanglots vous étouffer... Mais vous vous relèverez, mystérieusement réconforté par une puissance d'immense pitié, toujours prête à répondre du fond de l'infini à nos appels de détresse.*

*... Et puis le temps passera ! La vie n'est qu'une infime minute de patience dans l'infini des durées. La mort est l'amie sûre qui vient peu à peu au devant de vous. Plus vous irez, plus vous vous rapprocherez d'une rive encore invisible d'où vous entendrez toujours plus distincte la voix de l'être aimé qui vous appelle : « Pendant un peu de temps, tu ne me vois plus, mais bientôt, tu me reverras : là où je suis, tu seras avec moi. »*

CHARLES WAGNER.



U cours du mois de septembre 1915, nous nous rendimes à Ramegnies, afin de voir, de nos yeux, les reliques apportées de Contich. Triste pèlerinage ! A plusieurs reprises les troupes allemandes avaient séjourné dans la région, laissant partout des marques désolantes de leurs instincts barbares. Depuis des

mois, au château, les soldats se succédaient avec leurs officiers insolents, et pareillement s'y succédaient beuveries et ripailles. Un hôpital pour chevaux (Croix bleue) y fut ensuite établi. Les officiers réquisitionnèrent les chambres mêmes des châtelains et tout ce qui restait encore de vin dans les celliers.

Dans le parc magnifique, qui s'étend sur une cinquantaine d'hectares, de grandes battues furent organisées, et, témoignage admirable de la prévoyance teutonne, les chasseurs furent postés là où précisément, dans les battues d'avant-guerre, le Vicomte de Maulde plaçait ses invités. Le jour où, à Ramegnies, on apprit la mort de Jean, les officiers chassaient le faisán, leurs plombs sifflaient de tous côtés, jusque dans les salons du château. Et, par les belles nuits (par ces clairs de lune que les avions nous rendirent bientôt redoutables) les braconniers allemands tiraient, tiraillaient...

Loin de respecter cette demeure qu'ils savaient endeuillée, ils s'ingénièrent, au contraire, à la salir de leurs excès de soudards. Le croiriez-vous? Des heures entières, ils dansaient dans les corridors, et, défilant devant la pauvre cellule abandonnée à la Vicomtesse, ils y allaient, à tour de rôle, d'un furieux coup de poing sur la porte. Que dis-je! Ces goujats eurent une ignoble fantaisie. Ils s'en furent enfouir, sous les fenêtres, un de leurs chevaux morts, et, sur le tumulus, placèrent, avec des bouquets de fleurs, une croix! Et pourtant, si quelque chose est bien fait, ce nous semble, pour émouvoir des soldats, c'est la noble fermeté d'une mère de soldat, qui veille sur la chambre et les souvenirs de son fils mort en soldat. L'allemand, lui, cela l'enrage!

C'est en cette fin d'automne 1915 qu'il nous fut donné de revoir, pour la dernière fois, la « chambre » de Jean. Rien n'y avait été changé depuis son départ. Sur les murs, les mêmes gravures d'art. Les mêmes photographies sur la cheminée. Près de la fenêtre son bureau-ministre. Sous le presse-papier quelques manuscrits, des « notes » prises au courant des lectures et dont l'encre paraissait toute fraîche. Quelques-unes étaient transcrites avec plus de soin; celle-ci, par exemple (extraite du livre de

Wuillermet : « Soyez des hommes »). « Ce qui soutient le monde, disait Brunetière, et de génération en génération, ce qui l'empêche de retomber à la barbarie, ce ne sont pas les progrès de la mathématique et de la chimie, ni ceux de l'histoire et de l'éducation, mais ce sont les vertus actives, le sacrifice de l'homme et cette abnégation de soi dont le christianisme a fait la loi de la conduite humaine. » Cette autre encore nous intéressa dans les moments douloureux que nous traversions : « L'homme sent que le devoir accompli, quelque dur qu'il soit, laisse après lui je ne sais quelle joie austère et virile qui exalte l'homme au-dessus de lui-même et lui fait apprécier le sacrifice plus que le bonheur. » Jean, qui avait vivement réfléchi là-dessus avait ajouté deux gros points d'exclamation. Pressentiment, peut-être!...

Proprette et reluisante, la bibliothèque était là, pleine de livres, l'unique passion de Jean. L'âme d'un lecteur se révèle dans sa bibliothèque, et le vieux : « Dites-moi qui vous hantez... » ne se justifie nulle part mieux que là. L'idéal de Jean éclatait dans le choix de ces ouvrages d'histoire, de haute littérature, d'apologétique surtout et d'apostolat catholique et social. Aucun luxe dans ces livres. Le meuble seul est riche. Les livres ont cet air fatigué qui leur donne tant de prix.

Bientôt il faudra songer à transporter ces souvenirs en lieu sûr, l'appétit de l'occupant devenant toujours plus exigeant et la maison étant menacée d'être engloutie tout entière.

L'année suivante, 1916, on vit arriver au château des états-majors d'infanterie appartenant à des troupes au repos. L'un d'entre eux quitta Ramegnies pour Verdun. Un autre se distingua par l'abondance de ses orgies. Il aimait, comme les grands ancêtres, le décor qui rappelle les forêts impénétrables de la Germanie dont parle Tacite. Aussi, pour fêter le retour d'un officier nouveau-marié, tous les murs intérieurs du château furent réquisitionnés; et l'on y cloua, sans vergogne, non pas même des festons de ramure, mais des branches longues et solides comme des arbres.

Enfin, en 1917, l'Aviation vint.

Un état-major entra en coup de vent au château et s'y fixa. C'était une bande de pitres bravaches, habiles en tout genre de bestialité, ivres tous les jours que Dieu amène. Ils n'osèrent cependant pas occuper le rez-de-chaussée, où la Vicomtesse avait installé des classes pour les enfants chassés des écoles du village, et où petits garçons et petites filles, au nez des officiers, chantaient à tue-tête nos chants patriotiques les plus enflammés. Durant presque deux ans, les salons réunirent l'enfance de Ramegnies, qui trouvait là, grâce au patriotisme de ses maîtres et de ses maîtresses, la nourriture quotidienne d'esprit et de cœur, une portion même de nourriture matérielle, et s'initiait, dans la maison d'un héros, sous les regards attendris de la mère de Jean, aux sentiments, qui ont fait, de notre jeunesse belge, par la bravoure qu'elle a montrée sur tant de champs de bataille, l'une des premières du monde.

Entre temps d'autres visiteurs arrivaient : les gendarmes. Les perquisitions se succédaient. Quand, le 14 novembre, les cambrioleurs forcèrent les portes des églises et même des tabernacles du Tournaisis, une escouade s'abattit sur Ramegnies, fouilla le château, le pilla, consignait la châtelaine dans la cuisine sous la garde de deux baïonnettes, durant neuf heures.

En 1918 ce fut le tour de l'artillerie. Le parc fut le rendez-vous des canons. Devant le perron s'organisèrent les exercices. Puis des troupes lasses et faméliques vinrent y camper, la nuit, par petits pelotons. Le château devint une caserne, cette fois. On donna quelques heures à la Vicomtesse de Maulde pour quitter la place. L'abatage des grands arbres fut décidé. Vous imaginez les suprêmes razzias, les derniers affronts. Pour les orgies les vivres se faisaient rares, il fallait donc voler. Nécessité fait loi!! Les troupes, si fières jadis, ne formaient plus qu'une soldatesque. Enfin (O Wotan! tes fils n'ont pas dégénéré!) après avoir occis un cheval dans le grand salon du château, les soldats dépouillèrent la bête, la firent rôtir dans la cheminée de la cuisine, la dévorèrent; puis, ayant amoncelé du bois et de la paille, versé de la

benzine sur les planchers et les meubles, les bandits mirent le feu à la maison de Jean.

C'était le 19 octobre 1918.

\* \* \*

Après les semaines épouvantables qui virent se dérouler la bataille de l'Escaut et que suivit la signature de l'armistice, nous avons hâte de visiter Ramegnies. Nos appréhensions furent largement dépassées. Déjà le hameau de Pont-à-Chin, que traverse la grand'route, fait songer à un village du front des Flandres. Nous atteignons, au milieu de ruines, le parc du château. Sur une étendue de plusieurs hectares, les arbres ont été sciés à un mètre du sol. Une faux monstrueuse en a moissonné une hécatombe. Ils sont là couchés pêle-mêle. Le joli cloître de charmille, aussi ancien que le château, est, en grande partie, détruit. Un ruisseau d'eau claire arrose la propriété; Jean avait planté des tilleuls qui venaient bien sur les bords; les tilleuls sont coupés. Des rafales de shrapnells ont meurtri chênes et peupliers. Voici, près de nous, une tribu d'arbres aux essences diverses qui laissent pendre leurs têtes arrachées. A ce rond-point, de vieux donneurs d'ombre se dressent toujours, mais leur tronc est mitraillé. Plus loin, là où la tempête a glissé, ce sont les chevaux morveux qui ont grignoté, au flanc des ormes, un large étui d'écorce, et piétiné tous les parterres. Soudain, au delà de l'étang, devenu le plus sauvage des marais, et où cingle une escadrille de poules d'eau, voici qu'apparaissent les moignons calcinés du château, silhouette lugubre !

Les Huns ont passé là,  
Tout est ruine et deuil !...

Plus on s'avance et plus les détails que l'on découvre sont désolants. Des fers tordus, des pierres pulvérisées... L'archaïque

« fermette », avec sa tourelle si naïve, que Jean aimait, est défoncée et devra être abattue. Le grand pavillon du potager, que Jean s'était réservé comme un ermitage, est éventré. Le toit tient, je ne sais comment. De ci de là, l'une ou l'autre tranchée anglaise, en demi-lune, avec un bas rempart de glaise et de ramure. Tout près, des fils barbelés. Et, à droite de la grille, toujours ouverte vers l'église du village, une petite croix blanche, surmontée d'un casque anglais, étend ses deux bras sur toute la largeur d'une tombe de soldat, renflement du sol, comme dit Rostand, plus glorieux que les marbres. Celui qui repose là, dans une corbeille de fleurs, traquait les Huns cachés dans ces bois. Saluons, chapeau bas. *Requiescat in pace Christi!*

\* \* \*

Les Huns opéraient à Ramegnies... A Tournai, c'étaient les Vandales!

La rage stupide des Vandales s'acharnait contre la statue de l'arrière grand-père de Jean, du vaillant Barthélémy du Mortier. Le monument, élevé par souscription nationale, animait glorieusement un joli coin vert de Tournai, le Quai des Salines. Debout, la main gauche caressant la crinière du lion, le héros avait un geste d'une éloquence superbe. Il y avait, dans ce geste, je ne sais quoi du brave qui va souffleter un tyran insupportable. Fraikin, l'un de nos plus vrais artistes, avait mis, par l'expression de la tête, quelque chose d'imposant dans le défi et d'enthousiaste dans la pensée, qui donnait au groupe entier un caractère grandiose, que le carrare rendait idéal.

C'était trouvé! Et trouve-t-on cela deux fois?...

Après avoir entouré d'un câble la partie supérieure de la statue, une douzaine de soldats voulurent l'abattre comme ils abattaient leurs chênes. Elle résistait. Après bien des efforts, elle

tomba du socle en pierre de taille, et s'enfonça, la tête première, dans le sol. Elle demeura quelque temps enfoncée, debout, puis elle chavira et se cassa au-dessus des genoux. La nuit suivante, son piédestal fut dynamité.

Est-il besoin de le dire? Aucun motif d'ordre militaire ne justifiait ce scandale. Comme l'écrivait au commandant allemand l'Echevin de la ville, si l'Administration communale avait été prévenue ou la famille, on aurait enlevé proprement la statue pour la replacer après les événements.

Qui sait? Peut-être ce geste de défi invincible agaçait-il les officiers prussiens! Par delà cette âme intransigeante du grand zouave de la liberté, que le marbre éternel faisait paraître plus inébranlable encore et plus tragique, l'âme belge tout entière clamait à ces officiers, qui maintenant désespéraient de la vaincre, l'âme belge leur criait, dans un geste noble et populaire à la fois : Non! jamais!



## TABLE DES MATIÈRES

---

Introduction . . . . . 5

### LE JEUNE HOMME.

Les premières années . . . . . 11  
A l'Université de Louvain. . . . . 15  
A Ramegnies. . . . . 19  
Le conférencier . . . . . 25

### LE SOLDAT.

La guerre. . . . . 31  
Aux armes! — En route vers Tirlemont . . . . . 34  
Sous Anvers . . . . . 42  
L'éternel armistice . . . . . 49  
La maison de Jean . . . . . 56

CAPUCINS  
BIBLIOTHÈQUE  
TOURNAI



LIBRARY

OF THE

